

INTRODUCTION

Friedrich NIETZSCHE est né le 15 octobre 1844 dans la ville de Roëcken en Allemagne. Il est issu d'une famille chrétienne. Lorsqu'il avait quatre ans, son père fut, un pasteur de l'église évangélique d'Allemagne, mourut accidentellement. Sa mère le destina ainsi pour le pastorat.

Au cours de ses études théologiques, Nietzsche était un enfant docile et sérieux, doué de toutes les cultures et passionné de la culture antique grecque.

En 1862, malgré cette acquisition de connaissances théologiques approfondies, il lui arrive à penser qu'un jour le christianisme subira des bouleversements, et ce, à partir du moment où le troupeau aura pris conscience que tout y est fondé sur des conjectures des illusions à savoir Dieu et l'immortalité de l'âme. Un commentateur de Nietzsche, André Simha témoigne :

« Quand le rideau des illusions tombe, l'homme se retrouve semblable à un enfant. »¹

En 1854, il a suivi des cours de philologie et deviendra plus tard professeur de cette matière à l'université de Leipzig, il faisait l'expérience de métamorphose de l'homme « *Lion* ».

En 1869, grâce à l'appui de son maître Ritschl qui l'admirait comme un génie, Nietzsche fut nommé professeur de philologie. Son thèse de doctorat, à l'université de Bâle.

Néanmoins, la véritable vocation de Nietzsche est la philosophie. Car, il constatait qu'il ait vécu de son père tous les privilèges, sauf la vie, le « *grand oui à la vie* » C'est la raison pour laquelle Nietzsche rejettera plus tard cet idéal autoritaire que sa mère voulu l'orienter ; et c'est ainsi qu'il vivait d'un athéisme tragique en proclamant que : « *Dieu est mort ! Dieu reste mort ! Et c'est nous qui l'avons tué ! Comment nous consoler nous les meurtriers des meurtriers.* »²

¹-André SIMHA, *Pour connaître Nietzsche*, coll. Bordas, édit. Gall : Paris, 1988, P.13.

²-Frédéric NIETZSCHE, *Le Gai savoir*. Paris : Gall. 1982, PP 149-150, § 125

D'après la perspective nietzschéenne, l'homme a commis le meurtre de Dieu. Désormais, l'homme doit assumer les effets de ses actes. Il faut qu'il se sauve lui-même en se dépassant. Malgré qu'il ait perdu sa foi, Nietzsche n'a jamais refusé le bien de cette attache chrétienne qu'il a vécue dans sa famille.

Il avoua ainsi : « *Mon sang est parent de sang de prêtres* ».

A cela s'ajoute que Nietzsche a vécu dans sa jeunesse une expérience profonde de la présence de Dieu, « *Toi qui me saisis dans les profondeurs de mon âme ...* » En témoignage il disait :

« *Après-tout, je suis le descendant des générations entières d'ecclésiastiques chrétiens.* »³

Mais, avec Nietzsche le rapport de l'homme à de Dieu est un rapport symétrique, voir un pur rapport de la domination. Devant Dieu l'homme supporte le fardeau et le poids de ce qu'il recommande. Il s'aperçoit que les images de Dieu en qui les croyants remettent leur consentement sont des images d'un Dieu qui ne libère pas. D'où sa révolte contre l'autorité de la religion mais aussi l'idéale de sa propre mère qui voulait lui imposer le Dieu de son héritage.

La révolte de Nietzsche est totale. Non seulement elle concerne la religion mais elle atteint aussi le platonisme, l'idéalisme, le rationalisme, le pessimisme, le socialisme sous sa forme démocratique.

Il s'éloigne également de toute philosophie de naissance qui prône l'absolue de l'être. Il considère que cette philosophie n'est qu'un espace pour raffermir Les arrières mondes.

Comme premier cible, la philosophie de naissance, il y a le platonisme qui conçoit la réalité, dans une conception duel opposant le monde intelligible au monde sensible.

La pensée de Nietzsche se veut une pensée d'unification d'unité, il ne pense qui se créer un fondement métaphysique qu'expliquerait la réalité métaphysique.

Seul, les philosophies antiques grecques en occurrence de la tragédie d'Homère, des isiodes, de la philosophie d'Héraclite, de Stoïcisme trouvent faveur à ses yeux.

³Frédéric NIETZSCHE. *Gai Savoir*. Paris, Gallimard, 1982, P .154 132.

La tragédie Grec conserve l'esprit Dyonisiac, cet esprit plein d'exubérance de vitalité, de guerre, de révolte. On est loin de l'immobilité immortelle prôner par Platon ou Aristote.

Avec le Stoïcisme, Nietzsche adore la pensée du destin qui va devenir la source d'inspiration, de son amour concept clé de sa thématique de l'éternel retour. C'est dans le tragique, dans le mouvement et dans le devenir que se formuleront la pensée Nietzscheenne de l'homme, et la lecture Nietzscheenne de l'histoire.

La fascination Nietzscheenne envers l'antiquité présocratique et envers le stoïcisme n'est pas le seul à valoriser. Nietzsche est aussi fasciné par la philosophie de Schopenhauer formulée dans son livre « *Le monde comme volonté et comme représentation.* »

Sa fascination pour Schopenhauer n'est pas totale, il reprend plus tard ses idées sur une nouvelle base car la volonté Schopenhauer recèle une vision pessimiste et tragique qui se faufile vers la néantisation du monde visible. Ainsi, Nietzsche rompu d'avec Schopenhauer.

Il retient seulement de lui l'expérience du tragique qui est en mesure d'affronter les tâches présentes sans avoir besoin d'aucune aide, mais dans le seul courage d'assumer la vie et l'histoire.

Avec Nietzsche, le tragique est attachement à la terre, une affirmation de soi et un dépassement de tout pessimisme qui mène à la volonté du Néant.

De la même manière, il rencontra Wagner avec qui, il nouait des relations. Il honora ce professeur du fait que ce dernier rejetait les valeurs de son temps en faisant de l'antiquité grecque. Le temps où l'art constituait la véritable religion du peuple.

Ce qui attire également notre auteur, la conception Wagnérienne, c'est que l'art de Wagner s'apparentait à sa pensée, à savoir l'antichristianisme, l'anti-socratisme et le nihilisme.

Néanmoins, au cours d'une invitation à la fête, Nietzsche découvrait un autre visage de Wagner, le fait que celui-ci était un homme d'institution. C'est ainsi qu'apparut les désaccords entre Wagner et Nietzsche.

A Gênes, en 1881, il écrivait *le Gai savoir* suivi d'*Aurore*, et en haute Engadine, sur les bords du lac de Silva, il avait eu l'intuition du « *Retour Eternel* » ; « *Les éléments du monde étant en nombre fini, alors que le temps est infini, nous repasserons indéfiniment par les mêmes phases, nous revivrons plus tard et encore plus tard éternellement, cette vie que nous vivons à présent.* »

En 1882, l'auteur souffrit d'un amour trahi et partagé par Lou Salomé ; et à Rapallo, dans l'absolue solitude. Il rédigea cette écriture torrentielle, les œuvres de Nietzsche n'ont eu aucun succès. Il continua sa vie errante, de Nice en Sicile.

En 1888, il écrit à Turin, *Nietzsche contre Wagner, le Crépuscule des Idoles, L'Antéchrist*. Et en trois semaines, une sorte d'autoportrait intellectuel qui résume tout son ouvrage. *Ecce Homo*.

Cet ouvrage, qui par l'éclat du style et la puissance incomparable des formules est parmi ses œuvres la plus fascinante. Ses titres des chapitres : pourquoi je suis si sage ; pourquoi j'en sais si longs ; pourquoi je suis une fatalité ; annoncent déjà les signes évidents de la folie et d'un orgueil délirant mais conscient.

Il faut noter que l'écriture tremblée est un symptôme typique de la paralysie générale du cerveau. Elle signifie une sorte de décadence corporelle qui chez Nietzsche et aussi symbolique de la décadence de la culture qui critique.

Ce qui revient à dire que notre philosophe rédige en fonction de sa situation de malade. C'est donc dans et par sa maladie qu'il découvre les rapports inséparables entre le corps et l'âme.

Il y apprend aussi le tragique de la vie qu'il devra toujours assumer. La maladie de Nietzsche telle qu'elle atteint son corps biologique vient également dans sa pensée.

En 1889, emporté par la démence et la paralysie complète, il est recueilli par sa mère et sa sœur. Dans les beaux jours d'été, les oiseaux entraient par la fenêtre de sa chambre à l'hôpital psychiatrique et se posaient sur son corps immobile. Nietzsche, l'athée admirable, s'effondra paisiblement. Ce fut à Weimar le 25 Aout 1900.

Malgré qu'il ait dépéri, il demeure le philosophe sans étiquette que nul ne peut classer. Si donc sa philosophie est un effort pour briser l'édifice des châteaux, métaphysiques, c'est parce que l'auteur se crée un projet. Et son projet philosophie

opère une nouvelle vision de l'homme qu'il appelle par la figure symbolique : « *Surhomme.* »

Notre préoccupation majeure est alors une tentative de montrer l'enracinement de cette philosophie critique et de soupçons : Sur quoi est elle fondée ? Nous essaierons ensuite de décrire la genèse d'une telle vision de l'homme et cela nous amènera également à mettre en valeur ses qualités d'appréciations permettant l'auteur à estimer une telle nouvelle vision de l'homme.

Nous savons que dans une évaluation des valeurs une démarche généalogique. Celle-ci s'éloigne des questionnements socratiques de type par exemple : « *qu'est ce que la vertu ?* » ou encore « *quel est l'origine de l'homme ?* ».

Il adopte plutôt les interrogations qui consistent à se demander : « *qui dit que l'homme est être essentiellement vertueux ou morale ?* » Ou bien : « *sur quoi est fondée cette morale pour l'homme ?* » ou encore : « *qui suis-je ?* », et pourquoi je suis tel, ou « *je suis comme-ca ?* »

La philosophie nietzschéenne est donc généalogique et non systématique. Elle est pleine de paradoxes, de contrastes, mais elle véhicule également une pensée profonde. Nous tenterons de la comprendre d'une manière objective.

Si nous avons choisi Nietzsche comme auteur d'études, c'est d'abord à cause de l'originalité de sa pensée. Nietzsche est un auteur original qui ne manque d'étonner quiconque veut se familiariser avec sa pensée.

On formule son athéisme une telle entreprise est aussi originale. Car l'athéisme de Nietzsche n'est pas un athéisme banal et orgueilleux de type rationaliste. C'est un athéisme d'une expérience de vécu au point que le Dieu que Nietzsche refuse est un Dieu essentiellement sous ses figures morales qu'il juge « *ennemi* » de la vie.

Il ne démontre jamais ni l'existence de Dieu par non existence. Il parle des effets expérientielles provoquées par la croyance en un Dieu de ressentiment, de culpabilité de vengeance qui à ses jeux, accule, l'homme passivité totalement, dans un consentement aveugle, incapable d'apprécier la vie.

Cette manière nietzschéenne de parler de Dieu est une information de certaines figures de Dieu. Son athéisme est un athéisme original qui se formule au nom de l'homme qu'il veut sauver.

De là, le choix de notre sujet de recherche intitulé « *la mort de Dieu chez Nietzsche.* »

Par ailleurs pour Nietzsche la mort de Dieu est un évènement risquée et tragique, mais, c'est dans et par le risque et le tragique que l'homme serrait capable de s'affirmer et d'affirmer son existence. Si donc l'auteur prend le risque de briser les tables de valeurs chrétiennes de Dieu, parce qu'il se veut lui-même être l'interprète de sa religion et en même temps être lui-même créateur de ses propres valeurs. C'est ainsi qu'il déclare :

« *Je veux plus. Je ne suis pas un chercheur, je veux me créer mon propre soleil.* »⁴

En d'autres termes, l'homme Nietzschéen n'est pas celui de Socrate ni de Platon, des philosophes quêteurs de vérités abstraites dans ses ténèbres, mais celui du surhomme, cet homme de futur et du destin armé.

L'identité de surhomme est un « *archétype* ». L'homme, c'est-à-dire, l'homme modèle et nouveau qui, en rejetant toutes références à Dieu, il est sa propre références.

Avec Nietzsche, on constate que le surhomme est un homme idéal plein de volonté de puissance et esprit de liberté. Il est le seul capable de dépasser l'asservi cément, la soumission.

Pour-mieux comprendre « *la mort de Dieu chez Nietzsche* », il est nécessaire de montrer dans un premier temps, la tentative généalogique de l'auteur pour briser sinon anéantir toutes les tables de valeur de la civilisation occidentales et les raisons pour lesquelles elles méritent d'être rejetées.

Ensuite, nous essaierons de développer dans la seconde partie, les trois métamorphoses de l'homme chez Nietzsche à travers son ouvrage de base, ainsi parler « *Zarathoustra* » : comment l'esprit humain qui était « *chameau* » devient « *lion?* » et comment l'esprit lion devient enfin « *enfant* »

⁴ Frédéric. NIETZSCHE, *Le Gai savoir*, Gall, Paris : 1966, P. 259

Enfin, cela nous laissera entre voir l'homme de la volonté de puissance, capable de se projeter vers le surhomme pour ainsi devenir un homme de l'éternel retour.

L'étude de l'homme que nous allons entreprendre est une description d'un type d'homme nouveau qui aime la vie, affirme l'existence et qui projette le monde dans l'éternité.

Rapport-Gratuit.com

PREMIERE PARTIE
DEMISTIFICATION DES IDEAUX TRADITIONNELS

I-1 NIETZSCHE ET LES SYSTEMES EN POLITIQUE

a) La démocratie

Pourquoi Nietzsche a rejeté la démocratie ? Répondre à cette question, c'est d'abord affirmer qu'on ne peut jamais établir une équivalence entre une démocratie égalitariste et le surhomme, c'est-à-dire, de l'homme nietzschéen qui désigne le thème central de notre étude. Parce que tout d'abord, dans l'idée de démocratie il y a l'idée de « *démos* » qui veut dire peuple.

Ce terme *démos* se retrouve dans le double sens que les penseurs grecs donnaient à la démocratie : tantôt elle est un régime où l'ensemble de la communauté civique exerce le *kratos*, autrement dit, le pouvoir, tantôt la démocratie désigne un système politique dans lequel ce pouvoir était entre les mains de la majorité qui constitue des plus pauvres.

Nietzsche voit donc que c'est un système politique décadent dans le sens où la démocratie exalte le culte, la vénération des faibles au détriment de la volonté de puissance des hommes forts.

La volonté qui anime ce régime est une volonté niant l'existence de Surhomme. Il y a donc, aux yeux Nietzsche, une déchirure et une dégradation des valeurs de Surhomme.

En d'autres termes, la démocratie qui prétend assurer le bien-être social se détourne de sa finalité. Le gouvernement et ses institutions se transforment en instrument, non pas au service du peuple, mais, de la violence et haine contre le peuple. Ce dernier se trouve soumis à des valeurs négatives et non à des valeurs authentiques. Et c'est justement ce refus de l'authenticité humaine qui fait de cette doctrine une politique descendant.

La démocratie est un régime descendant, car au lieu d'affirmer la volonté de puissance et le Surhomme, les hommes d'Etat se laissent régner par la démagogie.

Dans un second temps, l'idéologie démocratique est une inspiration des idéologies chrétiennes, celle du choix préférentiel pour les pauvres.

Ensuite, il faut noter en même temps que la démocratie exerce des liens apparents avec le socratisme. Dans cette logique, on peut souligner, selon l'auteur, que c'est le socratisme est donc le christianisme qui sont à l'origine de la démocratie dans la mesure où la démocratie et la Foi chrétienne s'interpellent.

Leur relation s'explique par le fait que la Foi chrétienne et démocratie sociale se complètent pour traduire des vérités et des lois à Obéir.

Socrate est le premier philosophe à soutenir l'idée qu'une cité démocratique n'a pas sa raison d'être à partir du moment où ses lois, ses institutions et ses normes sociales ne se font pas obéir. Or les lois qui ont condamnés. Socrate est les lois de sa propre cité auxquelles il faut obéir. Mais la question est de savoir comment la loi d'une cité démocratique condamne t-elle son fondateur, un homme juste et démocrate célèbre ?

Pour répondre, il faut noter par-là même que Nietzsche a raison d'avoir accusé Socrate de lâcheté, de volonté faiblesse eu égard à sa passivité de se sous maître à la loi de la cité. Ce manque de volonté de puissance témoigne que Socrate est un homme démocrate décadent, un corrupteur de la jeunesse athénienne de son temps. Voici ce qu'il on dit :

« J'admire la bravoure et la sagesse de Socrate en tout ce qu'il a fait, en tout ce qu'il dit, en tout ce qu'il n'a pas dit. Ce trappeur de rats et ce butin d'Athènes, moqueur et amoureux, qui faisaient trembler et sangloter les pétulants jeunes géants d'Athènes, fut non seulement le plus sage de tout les bavards, il fut tout aussi grand dans le silence. »⁵

A travers cette citation, Nietzsche estime que, bien que Socrate ait montré l'esprit de sagesse, de tempérance dans la cité démocratique mais la sagesse Socratique et son tempérament se dégénèrent en un désordre chaotique qui finit par engendrer la jeunesse éprise à la démocratie.

C'est la raison pour laquelle Nietzsche réfute la démocratie en tant que politique moderne. Elle est plutôt les symptômes de décadence, fondée sur une croyance aux préjugés du grand nombre : l'égalité de tous, la liberté, la fraternité, l'amour du prochain et la pitié pour les opprimés.

⁵F. NIETZSCHE, *Par-delà le bien et le mal*. PP-309-310.

Bien que le principe fondamental de la démocratie désigne le « *gouvernement du peuple et pour le peuple* », ce système reste, d'après Nietzsche, toujours décadent.

La réalité de sa décadence c'est que le système démocratie, n'a pas pu donner un assentiment affirmatif ni au citoyen ni au peuple.

La démocratie est une culture moderne qu'il faut supprimer à cause de ses symptômes de décadence pour céder la place à la singularité, à la noblesse, à l'affirmation du Surhomme et de la volonté de puissance.

La démocratie par conséquent, une culture moderne basée sur la haine contre l'homme supérieur et puissant.

En passant par la démocratie, Nietzsche voit dans un second temps apparaître, l'idéologie bourgeoise. Or, la classe Bourgeoise est favorisée par le travail et la propriété privée à travers lequel l'individu aliéné, devient un simple instrument de production.

Face à cette situation aliénante, l'homme cesse d'être créateur de valeur et cela fait perdre son sens propre d'homme et le sens de son exister.

Ainsi, la bourgeoisie en tant que source de la démocratie, apparaît de même comme un régime de décadence dans la mesure où l'homme bourgeois n'a aucun but que l'argent et la productivité. Principe et cause d'oppression, le bourgeois, aime la richesse beaucoup plus de la vie. L'auteur constate que :

« (...) Ces Européens de l'avenir se présenteront sans doute comme des travailleurs bon à tout, bavards, de volonté débile et extrêmement adaptables, qui auront besoin d'un maître (...) autant que de leur pain quotidien la démocratisation de l'Europe tendra à produire un type d'homme prépare le plus subitement du monde à l'esclavage. »⁶

Le régime qui se fonde sur cette pratique politique tend à perpétuer la relation entre maître et esclave, Nietzsche soupçonne à travers cette doctrine, un affaiblissement plus profond, une lassitude et une décrépitude du genre humain.

⁶Paul VALADIER, *Nietzsche et la critique du christianisme*, Cerf, Paris : 1974.P.157, §1

En effet, ceux qui prétendent être démocrates se plaisent à parler de l'amour de l'humanité et de la patrie : « *purs mensonges* » dit le philosophe, puisque ce sont eux, au contraire, qui sèment le désordre et la haine entre les hommes, entre les peuples et entre les races par amour.

Il convient de remarquer que les « *hommes supérieurs* » sont ceux qui exercent la volonté de domination qui n'est autre que l'affirmation de soi.

La démocratie, en proclamant une fausse égalité de citoyens, abolit les différences. Elle ignore la pluralité, le principe instinctif des différences naturelles. En restant encore prisonnière de l'instinct chrétien, la démocratie moderne va tout droit vers cette ruine en ce sens elle s'oppose à la conception mutuelle qui affirme que l'homme a en lui un instinct qui détermine l'attribut de sa nature. Et c'est cet instinct qui le pousse à vivre et à l'éloigné sa vie indépendamment des autres ou de la foule.

Cet instinct, Nietzsche dénomme « *volonté de puissance* ».

Mais en tant que source et inspiration théologique, ce système politique de l'Etat freine la réalisation de cette volonté de puissance. Dès lors, la démocratie qui prétend la proclamation de la liberté et l'égalité des droits de tous les citoyens devant l'Etat. L'Etat n'est qu'une idéologie qui arrache cette liberté et cette égalité. Son projet politique consiste donc de porter le masque de la réalité humaine. C'est pourquoi l'auteur nous invite à démasquer l'illusion et la démagogie du démocrate en vue de découvrir cette réalité cachée.

Elle est donc une culture moderne qui mérite d'être démystifier car elle incarne derrière elle des symptômes des décadences.

Au lieu de mètre l'ordre social, le rythme et la cadence, en revanche, les démocrates sèment le désordre, le trouble la décadence a sein de la société.

Par conséquent, ce désordre déclenche une guerre civile et cela engendre la démocratie en un autre système décadent qui est l'anarchie.

Si Nietzsche réfute la culture moderne c'est parce que ce n'est pas non seulement la démocratie qui trouble la cadence de la société mais aussi le socialisme désigne aussi la ruine de la société moderne. Autrement dit, démocratie et socialisme s'interpellent pour contribuer à la décadence de la culture moderne.

b) Le socialisme

Mais le problème est de savoir dans quelle condition le socialisme qui prône l'égalité de tous, est-il d'après l'auteur un symptôme de décadence moderne ?

Pourquoi comprendre cela, il faut noter que, Nietzsche lutte contre toutes doctrines faisant appel à la communauté, à la foule et à l'égalité des hommes. Or, le socratisme ne s'intéresse pas à l'individu vivant dans une communauté.

Si l'auteur avance une opinion contraire envers le socialisme, c'est parce qu'il trouve en lui un caractère négatif pour l'individu. Avec le socialisme donc, l'individu créateur cesse de créer et il est pris non plus comme une fin en soi pour se libérer à bâtir l'Etat.

Une telle doctrine de l'Etat favorise l'organisation sociale à travers laquelle règne l'équité, la justice et l'amour du prochain. Or toute ces vertus dites morales du socialisme sont à l'origine de l'instinct théologique. Cet instinct théologique apparait aux yeux de Nietzsche comme contrainte de la volonté de puissance individuelle. C'est ainsi que l'Athée se demande :

« Comment une moralité humaine peut être fondée sur la négation totale de l'individu au lieu de le nier, ne faudrait il pas reconnaître l'individu, sans faussement l'exalter et énerver son identité et ordonner ses énergies à l'édification d'une société où chacun serait reconnu dans sa différence. »⁷

Le socialisme arrache l'homme du sentiment de puissance et méconnaît l'esprit de créateur de l'individu dans la mesure où les socialistes rejettent toutes idées de domination, de l'exploitation de l'homme d'évidence, de risque et de brutalité.

Il ignore donc le tragique de la vie que l'auteur attribue à l'homme.

En d'autres termes, le socialisme ne prend pas en considération l'idéal de l'individu un sujet singulier et un autre sujet singulier qui sont le fondement de la l'Etat. Car c'est la présence de chaque personne qui fait que le socialisme trouve sa raison d'être ; sinon comment pourrait-on fonder le bon fonctionnement d'un Etat socialiste en

⁷F NIETZSCHE, *Par delà le bien et le mal*, PP.309-310.

tant que tel sans que le gouvernement prenne en considération des individus ? Ce sont donc la singularité de l'un qui opère le fusionnement de la pluralité du multiple.

Cependant l'homme se voit marginaliser vis-à-vis du socialisme par le fait qu'en prétendant bâtir une société l'Etat fait abstraction à l'individualisme.

La critique Nietzscheenne du socialisme révèle que le socialiste ne reflète pas sur l'intérêt socio-économique des individus, citoyens et porteurs de l'Etat mais il manipule le peuple en réfléchissant lui-même.

D'après l'auteur, dès lors l'Etat socialiste qui nie l'homme en détruisant ses valeurs individuelles se nie en même temps lui-même en se détruisant lui-même ; car en se repliant sur lui-même le socialisme ne brise pas non seulement les valeurs humaines mais également il contient des symptômes de décadences.

Elle est donc un système politique moderne qui cache derrière lui l'hypocrisie et le mensonge ; car il ne laisse pas l'individu se justifier de ses points de vues personnels. C'est l'individu humain porteur d'idées singulières qui est principe et cause, fin et moyen, source et fondement d'une collectivité socialiste. Si donc Nietzsche se montre indigne contre ce système, c'est à cause de sa mystification de la réalité individuelle. Cette réalité des valeurs individuellement humaines sont portées atteintes face à l'Etat socialiste dans la mesure où, l'homme en tant que volonté de puissance, se trouve dépouiller de toutes ses facultés potentielles, de tout épanouissement lui permettant d'être responsable de son projet de vie. Le socialiste mérite donc d'être dévoilé puisqu'il porte le voile pour avoir la compétence de faire face au « troupeau » afin de le conduire à la déchéance.

C'est pourquoi Nietzsche pense que l'objet du socialisme est de produire une civilisation dégénérée. La réalité de sa dégénérescence c'est le fait que l'auteur détermine le socialisme comme :

« Cette dégénérescence globale de l'humanité qui la ramène au niveau du parfait animal du troupeau dans lequel reconnaissent leur idéal l'homme de l'avenir, ou comme ils disent, la société affranchie, la réduction de l'homme ou format de l'animalcule à droits égaux à prétention égale. »⁸

⁸Paul VALADIER, *Nietzsche et la critique du christianisme*, cerf, Paris, 1974, P, 157, &1

Aux yeux de Nietzsche, le socialisme n'est rien d'autre qu'une culture moderne considéré comme symptôme des décadences. Dans ce sens il aboutit au règne du grand nombre de la « foule » à l'universelle uniformisation des hommes.

D'après Nietzsche, le projet du socialisme est donc de dépouiller à la vie tout ce qui la rend dangereuse : Les privilèges et l'inégalité. Dans cette idéologie du « troupeau » le maître et le serviteur se trouvent aliénés.

En vérité, les maîtres ne sont pas les maîtres et les esclaves se révoltent. Et c'est justement à travers cette situation de la majorité de révolte qui est à la base d'une nouvelle idéologie politique, l'anarchisme.

En fait le socialisme et la démocratie qui prétendent fonder un Etat parfait et assurer le bonheur de tous, n'engendrent qu'un système d'anarchisme.

c) L'anarchisme

L'anarchisme est caractérisé par l'absence de l'ordre et d'organisation politique sociale par ses modes d'actions, il est un système politique moderne décadent dans la mesure où l'anarchisme est le fruit tardif du christianisme, l'expression de faiblesse dans laquelle l'individu n'a plus le courage de se surmonter. L'anarchiste est celui qui sait dire "non" à l'organisation politique et sociale de l'Etat Mais malgré son manque de confiance en lui-même, c'est-à-dire, l'incapacité de se surmonter et se réaliser lui-même, l'anarchiste devient impuissant, faible et négatif. C'est pour cette raison que l'auteur nie ce choix parce qu'un tel individu définit, selon Nietzsche, l'homme du ressentiment.

Il ne réussit qu'à détruire sans créer. L'anarchiste est synonyme de l'homme de « l'esprit lion », le nihiliste qui n'arrive pas à rendre le monde vivant.

« Incapable de sortir du cercle de son ressentiment, l'anarchiste vise à tout faire entrer dans ce cercle ! »⁹

⁹ Gilles DELECIZE. *Nietzsche et la philosophie*. PUF. Paris. 1962. P. 173.

La démocratie et le socialisme qui prétendent fonder un Etat parfait et assurer le bonheur de tous, n'engendrent qu'anarchisme.

Si Nietzsche dénonce l'anarchiste, c'est parce que l'anarchisme exerce un caractère commun avec le christianisme dans la mesure où ce premier est le fruit tardif du second.

En tant qu'expression de faiblesse, de vengeance, de haine et de désordre, l'anarchisme comme le christianisme, est selon Nietzsche, une forme de décadence dans la mesure où elle est un système politique destructeur et non constructif. L'anarchiste, comme le chrétien va à l'encontre de tout ce qui donne valeur à la vie.

La culture moderne soi-disant proclamation de l'égalité des hommes, de la sécurité de la paix et de droits des individus incarne, d'après Nietzsche, des systèmes politiques décadents. Cette décadence s'élève sur la base du socratisme et du courant judéo-chrétien.

Mais en réalité, la question reste à savoir comment le socratisme, fondé par un homme jugé juste et suivi d'une culture religieuse, s'avère-t-il des symptômes de décadence ?

Pour répondre à cette problématique, c'est affirmer que leur distance prise par rapport à la réalité de l'homme nietzschéen détermine leur décadence partant du nihilisme.

I-2- LE NIHILISME

Chez Nietzsche, le terme « *nihilisme* » désigne en un premier temps l'absence des fins assignables qui permettent à priori de donner un sens à la vie humaine. Il correspond à la décadence, d'autant plus qu'on ne peut pas parler du nihilisme sans parler de la mort de Dieu. Cependant, des philosophes, en l'occurrence les idéalistes, pensent que Nietzsche est nihiliste dans la mesure où il fait partie de ceux qui participent à la destruction des valeurs traditionnelles.

Toutefois, l'étude que nous allons entreprendre à travers le nihilisme nietzschéen attestera qu'il en est loi de là.

Nietzsche détermine la notion de nihilisme sous différentes formes : le nihilisme réactif et le nihilisme passif. La première forme caractérise le refus de toutes les valeurs

traditionnelles au profit de nouvelles valeurs personnelles : tandis que le nihilisme réactif méprise ce monde d'ici-bas avec toutes ses jouissances de vie en faveur d'un au-delà imaginaire.

Mais dans quelles mesures Nietzsche, défenseur du nihilisme, est loin d'être nihiliste ? L'analyse que nous venons d'entreprendre à travers le nihilisme passif attestera que l'auteur de *Zarathoustra* ne l'est pas à la manière des partisans russes du nihilisme européen ou nihilisme réactif ?

a) Le nihilisme « passif »

« Ainsi, le nihilisme nie Dieu, le bien et même le vrai toutes les formes du suprasensible. Rien est vrai, rien n'est bien Dieu est mort. »¹⁰

Nietzsche pense qu'en posant la mort de Dieu tout serait permis. Cela revient à dire que dans l'idée de nihilisme, il y a l'idée de la mort de Dieu. Désormais notre athée est extrêmement ouvert et n'hésite pas d'affirmer les conséquences de cette mort de Dieu.

Or, depuis Nietzsche jusqu'à présent, rien n'est sur ; il n'y a aucune preuve de la mort de Dieu. Alors, si cet athée, de plus en plus sûr de lui, proclame la mort de notre créateur à travers le nihilisme, ce n'est pas parce qu'il est nihiliste, comme beaucoup le pense, mais c'est parce que Nietzsche est l'avocat de la vie, ce défenseur libérateur de l'existence, de la vie et des l'homme sur terre.

Pour ce faire créer, l'homme n'est sans savoir qu'il est le seul animal par l'instinct qui sait dire « *non* » et qui sait aussi dire « *oui* ». Il est l'individu destructeur et en même temps constructeur ou créateur de ses nouvelles valeurs à partir du néant qu'il se donne en lui-même.

Alors, si Nietzsche lui-même se fait néant, c'est parce que, selon lui-même, Dieu est mort ; et si Dieu existe alors l'homme a perdu son authenticité et n'a pas plus sa raison d'être sa réalité propre ne se justifie qu'en posant face à l'existence le néant qui est la disparition de Dieu.

¹⁰- NIETZSCHE.F, *Le Gai savoir*, XII, P.169

Par ailleurs, l'homme se sentait seul, délaissé et « *jeté là* », disait Heidegger. Devant cette situation d'isolement, l'homme a besoin de croire à un Dieu, créateur de valeurs éternelles qui agissent par lui et en lui. Mais puisque la culture occidentale enseigne à l'humanité que cet absolu créateur exige un ensemble de lois morales, religieuses, métaphysiques et politiques des idéaux traditionnelles à s'y soumettre, alors l'auteur se révolte contre cette soumission, contre cette aliénation divine. Pour se libérer, il faut donc faire le nihilisme, un néant autour duquel toutes les manifestations d'idéaux traditionnels viennent enterrer.

Parce que ce sont, selon Nietzsche, les dogmes qui rendent l'aspect humain douloureux et qu'il fallait une déchirure totale. Ce pourquoi :

*« Si un philosophe pouvait être nihiliste conclut Nietzsche, il le serait, parce qu'il trouve le néant derrière tous les idéaux ».*¹¹

Il faut alors noter que le nihilisme nietzschéen est le fondement critique de toutes les valeurs traditionnelles. Ils sont des illusions fondées autour du néant.

Si Nietzsche invente le nihilisme, c'est pour des raisons de renversement des idéaux Traditionnelles. Il est la révélation foudroyante du néant dans lequel se baigne le chrétien.

En tant que volonté de puissance et révélateur, le nihiliste passif se veut être lui-même principe et cause de son destin. Le nihilisme est passif à partir du moment où il est un courant de pensée, un état d'esprit critique qui, après avoir pris conscience de l'ébranlement des valeurs authentiquement humaines, celui-ci apparaît comme seul avocat, seul interprète et système défensif des valeurs de l'existence.

Mais le problème reste encore de savoir dans quelles conditions le nihiliste nietzschéen peut-il créer ses propres valeurs ?

Pour répondre, on ne peut pas comprendre le nihilisme, créateur des valeurs sans parler le nihilisme passif. Mais dans quelles mesures Nietzsche, défenseur du nihilisme, est loin d'être nihiliste ? L'analyse que nous venons d'entreprendre à travers le nihilisme passif attestera que l'auteur de *Zarathoustra* ne l'est pas à la manière des partisans russes du nihilisme européen ou nihilisme réactif. Ces derniers participent à la

¹¹Jean BRUN. *Socrate*, P.32.

destruction radicale des valeurs sociales sans viser à leurs substituer aucun état définitif.

b) Le nihilisme « réactif »

Nietzsche n'a jamais renié que la Grèce antique constitue le foyer où la philosophie par excellence appris ses origines. Malgré la pensée grecque a été falsifié des l'avènement de Socrate et son disciple Platon. Ils sont, d'après Nietzsche, les responsables à forger le mythe de la réalité humaine.

Socrate et Platon en favorisant l'âme et le monde intelligible, bannissent le corps, la vie et le monde sensible. C'est pourquoi Nietzsche désigne ces deux philosophes comme les cibles de la décadence de la civilisation occidentale. Etant donné qu'ils détestent le corps et la vie et agissent en faveur de l'âme et le sensible Socrate et Platon sont selon Nietzsche des nihilistes réactifs.

Si donc l'auteur condamne le socratisme c'est parce que Socrate lui-même avait un comportement bizarre, défavorable à l'intégrité de l'homme. Il avait un caractère négatif de la richesse, de loisir, prospérité et de jouissance vitale tout en choisissant vivre dans la misère et le malheur. Sa préoccupation majeure était de sauver l'âme humaine.

A cela s'ajoute :

« Je n'ai pas d'autre but, en allant par les rues, que de vous persuader, jeunes et vieux, qu'il ne faut pas donner le pas au corps et aux richesses et s'en occuper avec autant d'ardeur que du perfectionnement de l'âme. »¹²

La manière nietzschéenne, Socrate n'a pas pu honorer son corps lui-même et le corps en général. Le fait de boire la ciguë, est un poisson mortel, Nietzsche parle atteinte à Socrate d'avoir empoisonné la vie. C'est justement la raison pour laquelle l'auteur de Zarathoustra pense que le socratisme est un nihilisme déguisé contribuant à la destruction des valeurs éternellement vitales en l'honneur d'un au-delà divin. Delors :

« Le nihilisme radical, c'est la conviction que l'existence est absolument intenable, si on la compare aux valeurs les plus hautes que nous connaissons ; il s'y ajoute cette

¹²- Gilles DELEUZE, *Nietzsche et la philosophie*. PUF, Paris, 1962, P. 170. §2

constatation que nous n'avons pas le moindre droit de supporter un au-delà, ou un en soi des choses qui serait divin, qui serait la moral incarnée. »¹³

En fait, le nihilisme réactif exalte la morale des faibles, des impuissants qui, après avoir perdu l'espoir de vivre dans un au-delà imaginaire.

Si Nietzsche critique les idéaux traditionnels, c'est dans l'objectif de reformer une valeur à l'existence qu'il juge anéantie. Ceci prouve qu'il n'est pas nihiliste dans le sens où le nihiliste contribue à la destruction des valeurs traditionnelles. Cependant il faut noter que s'il le fait, c'est pour son intérêt personnel ; parce que l'homme pour Nietzsche, c'est individu qui nie toutes les valeurs dites vraies, métaphysiques et valeurs propres à sa vie.

Nous avons vu que le premier sens du nihilisme consiste à nier la vie au profit des valeurs supérieures ; tandis que le second sens se révèle sous une autre forme ; il s'agit de rejeter tout ce qui est en arrière monde, toutes idéologies traditionnelles qui empêchent la vie de s'épanouir en toute liberté. En refusant les valeurs supraterrestres, on peut ainsi dire que le second nihilisme réactif rejette l'essence. C'est pourquoi, Gilles Deleuze, un commentateur de Nietzsche, déclare :

« Ainsi, le nihilisme nie Dieu, le bien et même le vrai. Toutes les formes du suprasensible. Rien n'est vrai rien n'est bien. Dieu est mort. »¹⁴

Ici l'auteur dénonce le nihilisme réactif parce que le nihiliste de cette forme donne un sens négatif à la vie. Pour lui, la vie n'a aucune valeur. Elle est toujours dépréciée.

André SIMHA, un commentateur de Nietzsche ajoute :

« Le nihilisme, ce paradoxe vivant, ne se contente pas de croire que tout est en vain ou que tout mérité de périr, il met la main à la pâte, il contribue à la destruction. »¹⁵

Autrement dit, aux yeux de nihiliste réactif, la destruction de la morale traditionnelle et la mort de Dieu suffit. C'est tout ce qui l'intéresse. Après tout il croit être libre car rien ne l'empêche d'agir et de faire ce qu'il veut. Mais la critique nietzschéenne de ce genre d'homme réside sur le fait que l'homme nihiliste réactif ne pense même pas à construire des nouvelles valeurs. Son seul but est de détruire et non de construire, et

¹³. F NIETZSCHE, *par delà le bien et le mal*, Paris : Union Générale d'Édition, 1973, p 243 § 230

¹⁴- Ibid, p. 128, § 3

¹⁵-Charles ANDLER, *Nietzsche et sa pensée III*, Paris ; Gall, 1958, P. 386

c'est cela qu'il appelle « *liberté* ». Si pour le nihiliste réactif, Dieu est mort, il n'ya plus rien à craindre, car l'existence de Dieu apparait pour lui, comme un obstacle qui empêche l'homme de vivre dans un état paradisiaque.

« La vie était sans valeur, qu'il devenait nécessaire de la détruire par le suicide ou l'assassinat, expression de l'absurdité de l'action et la haine de l'action, car le pessimisme voit dans l'action une cause de douleur ou de multiplication de la douleur dans le monde. »¹⁶

Il faut comprendre que Nietzsche ne se contente pas de cette forme de nihilisme dans la mesure où il a pour caractéristique le mépris de ce monde-ci au profit de l'autre monde. Un tel individu voit une vision négative de l'homme nietzschéen.

L'homme de Nietzsche n'est donc pas le nihiliste qui dévalorise sa propre vie, comme par exemple à la manière de Socrate après Platon son disciple.

Ces deux philosophes ne créent pas la vie, ils sont nommés nihilistes « *réactifs* », parce qu'au lieu de se montrer acteurs et auteurs de leur existence ils sont devenus eux-mêmes ennemis de leur existence.

Ce nihilisme contre lequel lutte notre auteur est le refus de l'existence authentique de l'homme parce qu'en posant son néant, il est des lors un refus de ce que l'homme devrait être et de ce qu'il pourrait devenir. Le nihilisme actif mérite donc un dépassement ; car, dans la psychologie de Nietzsche, le nihilisme réactif, symbole de « *l'esprit lion* », se situe « *par delà, le bien et le mal* ». C'est-à-dire au-delà des idéaux traditionnels destructeurs de la vie. Dans ce sens, le nihiliste réactif admet l'esprit lion.

En fait, un tel individu d'esprit Lion contre lequel s'insurge l'auteur d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, Nietzsche lui-même dénomme un destructeur et non un créateur de nouvelles valeurs. Celui-ci, pose le néant devant lui en disant « *non* » mais il est incapable de dépasser le « *pont* » pour ainsi affirmer « *oui* » à des nouvelles valeurs.

Désormais face à cette de nihilisme l'individu nihiliste demeure un « *homme lâche* », un impuissant, un faible rendu esclave de son existence. S'il est réactif, parce qu'après avoir commis le meurtre de son créateur, il cesse d'inventer un nouveau Dieu

¹⁶- André SIMHA, *Pour connaître Nietzsche*. Bordas, Paris, 1988, 128. 8. 3

avec des nouvelles valeurs, il réactive à s'autodétruire en subissant le poids de la souffrance, du malheur et de l'esclavage de ce monde à travers ces mêmes valeurs qu'ils jugées inutile pour lui. Tout en étant identique à « *l'esprit Lion* », le nihiliste réactif reste toujours incapable de s'affirmer. Compter tenu de son incapacité, il est d'après Nietzsche, l'indispensable, l'infranchissable du pont, dépouillé de tout esprit de créativité d'une nouvelle vie terrestre.

Mais en vérité, il n'est aussi facile de tout abandonner pour se détacher totalement des habitudes du passé de toute une culture et de toute une civilisation en passant le néant en soi suivit de la mort de Dieu. Or, aux yeux de Nietzsche, à travers cette culture, l'humanité se sentait agenouillée devant un absolu créateur, un Dieu invisible vivant dans un arrière monde imaginaire, celui-ci méprise notre monde d'ici-bas, notre vie, voire notre corps en sa faveur. Et c'est justement la raison pour laquelle Nietzsche considère cette culture comme symptômes de décadence. Maintenant, la question s'impose à nous.

Comment, à la manière de Nietzsche, cette culture traditionnelle ne laisse pas l'existence se justifier, en tant que l'homme est un être de besoins, un être de projets à réaliser ?

Pour répondre à cette problématique l'auteur se montre indigne contre les idéaux traditionnelles parmi lesquels, le Socratisme suivi du courant judéo-chrétien désignent, selon Nietzsche les moteurs de cette décadence. Après tout, en quel sens Socrate, un homme jugé sage et juste, devient-il un mystificateur et un décadent ?

Pour mieux comprendre encore cela, il faut affirmer que chez Socrate, la mort est plus douce que la vie. Cela revient à dire que le Socratisme voulait d'abord arracher l'homme de son monde quotidien dans la mesure où Socrate a préféré mourir que de vivre.

Dans ce sens Nietzsche prend une distance vis à vis de Socrate et le Socratisme comme une culture parmi les cultures de décadence dans la mesure où Socrate déprécie en prenant la raison comme principe de la vie. C'est la raison pour laquelle, la critique Nietzscheenne n'est seulement pas orienté vers Socrate mais également à ses disciples.

Parmi ces disciples, Platon représente la première cible à mépriser le corps et le monde sensible en faveur de l'âme et d'un monde intelligence. Face à cette méprise du corps et du sensible Nietzsche rejette la conception socratique et désigne, Socrate comme le fondateur de la décadence de la civilisation occidentale. Cette décadence vient du fait que Socrate incarne l'homme du ressentiment. Si donc Nietzsche a une pensée négative sur Socrate. C'est parce que ce dernier enseignant aux hommes la vertu et le courage, alors que Socrate n'a pas osé faire preuve de vertu lors du courage pour affronter la mort lors de sa condamnation. L'auteur atteste que :

« *J'aime la bravoure et la sagesse en tout qu'il a fait, en tout ce qu'il a dit, en tout ce qu'il n'a pas dit. Cet attrapeur de rats et ce Lutin d'Athènes, moqueur et amoureux, qui faisait trembler et sangloter les pétulants jeunes gens d'Athènes, fut non seulement le plus sage de tous les bavards, il faut aussi grand dans le silence* ». ¹⁷

Aux yeux de l'auteur, bien que Socrate il ait enseigné la vertu, le courage et de la tempérance, face à la mort il avait été un homme impuissant et lâche dépourvu de vertu, de courage et de tempérance. C'est ainsi que d'après Nietzsche, Socrate était parmi les individus passifs de sorte qu'en voulant mourir, il estime beaucoup le mépris de son corps en faveur d'une âme invisible et préfère également le rejet de son monde sensible au profit d'un « *arrière monde imaginaire* ».

Etant donné qu'il voulait mourir dans le sensible pour renaître dans l'intelligible, Socrate a anticipé, la mort. Or, il aurait du peut-être vivre encore. La preuve de cette anticipation c'est le fait que Socrate a accepté de boire la ciguë qui est un poison nuisible à la vie, nuisible au corps ; donc un poison mortelle.

Mais encore une question qui s'impose à nous : Socrate n'a-t-il pas accepté librement et volontairement la mort pour faire preuve d'une volonté libre ? En vérité, s'il n'a pas réagi contre ses adversaires, c'est parce que Socrate se consenti à la mort. C'est ainsi que le courage de Socrate n'est que théorique, passif et non actif. Et c'est à travers cette passivité du Socratisme que Nietzsche dénommait Socrate, un homme passif décadent, qui donne sens à la vie une maladie incurable dont le meilleur remède est de s'adonner à la mort.

¹⁷ F. NIETZSCHE, *le Gai savoir*, hachette, Paris, 1987, P. 241

Nietzsche constate donc, d'autre part, que le « *connais-toi, toi-même!* » de Socrate a pollué l'air et frais que respiraient les Grecs jusqu'alors ; et la notion de dualisme a d'autre part, infesté la philosophie et la morale.

En faisant la critique de toute la morale, de toute la métaphysique traditionnelle, Nietzsche agit en procédant généalogiquement. C'est-à-dire qu'il considère tout concept, tout sentiment, toute croyance, donc tous idéaux traditionnels comme, source et fondement de symptômes de décadence pour pouvoir déterminer l'état de santé, d'une puissance de l'homme.

Par conséquent, Nietzsche reproche à ces philosophes détenteurs de tout ces idéaux de naître qu'une pure spéculation, de ne penser qu'à l'intérieur d'un système clos qui se suffit à son propre point de vue et qui refuse toutes les nouvelles valeurs. De telles philosophies ne fond qu'édifier des châteaux métaphysique et que forger des entités des essences ou déterminent de l'existence humaine.

Désormais, cette tradition métaphysique partant de Socrate s'avère donc d'abord, mystificateur, puis déracinement des vraies valeurs de l'homme, et enfin, d'une façon énigmatique, elle est un mythe de la réalité de ce monde. Etant donné qu'il est mystificateur et falsificateur des valeurs, Socrate apparaît d'après Nietzsche comme un anticonformiste qui porte le masque de la réalité de la culture traditionnelles. En voulant mourir volontairement et sans amertume pour la communauté Grecs, Nietzsche appelle Socrate, un homme décadent.

En d'autres termes, le Socratisme qui suspend toutes les vraies valeurs de la puissance vitale amène aussi Platon à déprécier le monde que nous vivons. C'est la raison pour l'accusation que Nietzsche formule envers Socrate atteint aussi son disciple. Cette accusation est encore plus accentuée contre ce dernier dans la mesure où Platon avec le Platonisme se met en quête à la recherche de la vérité de l'Un de l'Absolu de l'être. Or cet Un, cet Absolu et cet être transcendant à une opinion contraire aux êtres sensibles, aux êtres terrestres.

Nietzsche s'est ainsi acharné contre cette idéalisme occidental qui s'avère créateur d'un « *arrière monde* » idéal de juste, de bien et de vrai.

Nietzsche va nommer ces métaphysiciens les « *avocats de Dieu* » du « néant » et chez Kant du « *monde nouménal* » Considérant que la métaphysique est pour Nietzsche une

illusion et source d'erreurs des philosophes, cela découle alors des idéaux traditionnels mystificateurs. Parmi ces idéaux on peut citer : le bien, le beau, le vrai, l'un, l'idée, l'absolu, à travers lesquels la réalité existentielle de l'homme est cachée et n'a plus sa raison d'être :

« Quel que soit le point de vue philosophique auquel on se place, on reconnaîtra que la fausseté du monde dans lequel nous croyons vivre est la plus fausse que saisisse notre regard (...). Mais imputer la fausseté du monde à notre pensée elle-même, donc à imputer la fausseté du monde à notre pensée elle-même, donc à « l'esprit » de tout homme honnête qu'emprunte, consciemment ou non tout « advocatus Dei » admettre que ce monde, avec l'espace, le temps, la forme, le mouvement, est une fausse conclusion, ne serait pas l'occasion d'apprendre au moins à se méfier enfin de toute pensée ? »¹⁸

En fait, Nietzsche mène une lutte acharnée contre ce dualisme, cet esprit métaphysique de systématique. Il renonce à l'opposition faite entre ces deux mondes, c'est à dire, le monde de l'au-delà et de l'ici-bas.

Si Platon estime que le sage est celui qui contemple le soleil, Nietzsche, à l'inverse, invite les hommes à être fidèle à la terre. A cela s'ajoute :

« Cette chose impérieuse que le vulgaire appelle « esprit » veut dominer et se sentir le maître au-dedans et autour de soi ; il a la volonté de ramener la multiplicité à la simplicité, de ligoter, de dompter (...) L'aptitude de l'esprit à s'approprier ce qui lui est étranger se manifeste dans un pensant prononcé à assimiler le complexe, à ignorer ou à écarter ce qui est absolument contradictoire (...) »¹⁹

Dans cette analyse, il faut noter qu'en métaphysique, la découverte de la vérité n'est rien d'autre que la découverte de l'Absolu ou de l'Etre. En effet, celui qui connaît l'Etre accède en même temps à la vérité; et réciproquement celui qui atteint la vérité saisit aussi l'Etre transcendant dans le monde sensible.

Pourtant, Nietzsche ne veut en aucun cas engager sa vie, son existence à cette quête de vérité de l'Etre, une vérité qui est inatteignable, inadmissible et irréalisable pour l'homme. C'est ainsi que l'auteur s'engage dans cette lutte contre l'hypocrisie de la

¹⁸- F. NIETZSCHE, *Par de là le bien et le mal*. Paris Union Général d'Édition, 1973, p 243, §230

¹⁹- Ibid., p. 215, § 230

métaphysique. Il nous invite à prendre notre conscience personnelle sur ce rejet de facultés du monde sensible.

C'est donc le métaphysicien et l'idéaliste Platon qui a prêté à Socrate son refus de la vie et la chute vers la décadence en tant que qui ont prêté à Socrate son refus de la vie et la chute vers la décadence en tant que fondateur d'une théorie dualiste de la vie, lequel inspire la morale traditionnelle occidentale. La critique nietzschéenne de l'idéalisme platonicien est basée sur le fait que, Platon avait l'esprit de « l'aigle ». Cela veut dire que dans la conception de Nietzsche, l'aigle est un oiseau qui plane en l'air qui aime le ciel et refuse de vivre sur la terre à la manière de Platon qui donne un privilège à l'au-delà au détriment de la terre.

Et pourtant, dans la logique de Nietzsche, l'homme c'est l'individu qui a l'esprit de « serpent » dans le sens où le serpent aime beaucoup la terre ; il rampe sur la terre et y trouve la fraîcheur, il invite également les autres animaux à y vivre à la manière de Nietzsche qui invite les hommes à être fidèles à la terre :

« Je vous en conjure, mes frères restez fidèles à la terre et ne croyez pas ceux qui vous parlent d'espérances supraterrrestres. »²⁰

La vie sur terre est le principe de toutes choses, parce que la terre est notre providence, notre mère; elle incarne donc les vraies valeurs, seul qui orientent l'homme se dépasser vers le surhomme. Toutes les notions de valeurs existent devant nous, nous sommes les témoins et juges de nos actes, dans la mesure où, à travers la conception nietzschéenne, le bien comme le mal, le juste comme l'injuste, le vrai comme le faux, le moral comme l'immoral sont des notions relatives à l'individu.

La vérité de la vie ne réside donc pas dans l'espérance supraterrrestre, mais, elle est en nous-mêmes, elle vit avec nous dans la quotidienneté.

Contrairement, au nihilisme passif le nihilisme réactif n'a pas pu donner un assentiment affirmatif à l'existence. Tel est l'exemple de nihilisme russe qui après avoir nié l'existence de Dieu, le Russe anime l'esprit de « lion » car celui-ci se révolte, mais sa révolte ignore l'esprit créateur. Ainsi le Russe se croit libéré alors que selon Nietzsche il reste, il reste encore prisonnier de la tradition. La doctrine russe, incarne donc du point de vue nietzschéen, des symptômes de décadence.

²⁰ - Pierre HEBER- SUFFRIN, *Le Zarathoustra de Nietzsche*. PUF, 1988, P, 11. § 3

Cette décadence qui est à l'origine du socratisme n'est rien d'autre que l'influence de la religion chrétienne. Dès lors, en tant que source et fondement du socratisme, en tant que soumission souffrance et aliénation religieuse, le christianisme désigne selon Nietzsche une culture traditionnelle entièrement décadente.

Pour éclaircir cela, Charles Adler, un commentateur de Nietzsche atteste que :

*« Peut-être le socratisme prouve-t-il une grande impureté du sang, comme le christianisme, et voilà sans doute la raison de leur secrète parenté ».*²¹

²¹ - CHARL ANDLER, *Nietzsche et sa pensée III*. Paris Gal, 1958, p 386
Gilles DELECIZE. *Nietzsche et la philosophie PUF*. Paris.1962P.172.

I-3 LE CHRISTIANISME : DESTRUCTION DE L'HOMME

La critique nietzschéenne de la religion se présente comme une démystification de la culture judéo-chrétienne.

Nietzsche pense alors que le christianisme est fondé sur la base du « *mensonge de la croyance en Dieu* ». Face à cette situation mensongère, Nietzsche tente de libérer l'homme en dévoilant. La vérité de ce qu'il est. Pour ce faire, comme Feuerbach, Nietzsche estime que Dieu est une invention de l'homme et que la religion n'est qu'une illusion et qu'un préjugé né de la peur de l'homme et son besoin de sécurité. De cette naissance de la religion, le religieux prend une fuite de la réalité propre de son existence. Parce que, le christianisme enseigne l'être humain à croire l'existence de Dieu. Mais par la croyance, l'homme tient pour sincère l'image de ce Dieu tout en lui adorant comme le seul sauveur le plus puissant de monde.

A l'égard du christianisme l'homme cède toute sa puissance à un Etre suprême imaginaire de sorte que celui-ci finit par perdre son chez soi : il n'a plus confiance en lui-même. Des que l'idée du créateur est inculquée dans sa conscience, le chrétien néglige ses meilleurs conditions d'existence de vie, en se projetant vers la beauté du monde des idées. Si c'est dans le cas, c'est parce que le courant chrétien est un enseignement qui invite l'humanité à croire que la porte du paradis est de l'éternité est ouverte non plus à ceux qui ont vécu dans une existence pleine de jouissance mais cette souffrance pour l'amour de Dieu. C'est dans ces conditions que Nietzsche a eu du mal à comprendre le christianisme en affirmant qu'il est une destruction de l'homme.

Par ailleurs, en tant que fonction d'intériorité. L'auteur suppose que la foi chrétienne incarne chez le croyant le produit de ressentiment, c'est-à-dire sentiment de haine venant de l'extérieur contre sentiment intérieur de soi-même d'un homme créateur. Par conséquent, le christianisme tout comme le Socratisme enseigne selon Nietzsche l'humanité au suicide dans la mesure où le chrétien est l'individu animé par le mépris de corps, la haine de son existence dans son monde réel dans l'espoir d'une autre vie dans un autre monde sans issue et sans but. L'exemple de Socrate, le fondateur du Socratisme qui s'est donnée la mort volontairement illustre bien cet idéal. On comprend donc que Nietzsche a horreur de toutes souffrances, de toutes misères et de tous malheurs qui peuvent engendrer la belle vie en un véritable enfer terrestre.

Aussi, en tant que prosternation et soumission, le christianisme est du point de vue Nietzschéenne une destruction de l'homme à partir du moment où il est né tantôt

d'une alternation, tantôt d'un rapetissement de la personnalité. Il est alternation dans le sens où, être religieux c'est se faire étranger de soi-même en se projetant dans un autre aspect du monde des ténèbres.

Il est rapetissement car être chrétien c'est s'affaiblir, se diminuer en se dépouillant de toutes ses puissances personnelles. L'individu religieux se trouve ainsi lui-même réduit par la prosternation du jour au lendemain non plus par sa volonté de puissance mais par la crainte de peur qu'il perdrait le pardon, le salut et le paradis sans lesquels son mérite ne serait rien d'autre la punition et le châtement dans l'éternité.

Le prêtre comme le père appelle l'humanité à la prière non pas pour lui apprendre à la fidélité terrestre mais à être fidèle par la résignation et dans la souffrance.

Nietzsche pense donc que vis-à-vis du christianisme, l'homme n'est pas à l'abri de cette réponse à la prière, car il vit aux dépens d'un être extérieur :

« (...) , les religions enseignent que l'homme ne se suffit pas, et ne peut se suffire, à lui-même. Un lien vital le relie l'assujettit aux forces consciemment, il sait qu'il n'est pas une force autonome capable d'exister indépendamment du monde. »²²

A ces propos, le sens religieux implique l'inachèvement, l'assujettissement de l'être humain, l'homme par rapport à une puissance créatrice. Le religieux doit dépendre de cette puissance qui lui confère son sens à la vie. Il projette sa vie en rapport d'une force mystérieuse en provenance d'un au-delà imaginaire.

En fait, l'auteur considère la religion chrétienne comme la culture la plus perverse et la plus dangereuse. Cette perversion vient du fait qu'en tant qu'inachèvement, préjugé, souffrance, soumission, mauvaise conscience, le christianisme ne laisse pas l'existence se justifier. C'est la raison pour laquelle Nietzsche atteste qu'en tant que réaction contre Dionysos, le Dieu du vin et de l'ivresse, la religion chrétienne est une culture traditionnelle synonyme de symptômes de décadence. La réalité de cette décadence s'explique par la multiplicité de dogmes, de tabous, des règles morales, de la métaphysique, de la religion qui fondent les anciennes valeurs.

A travers ces valeurs dites traditionnelles, l'humanité connaît la honte, la souffrance, la soumission, le châtement, de manière à ce que le religieux limite ses

²²Watch Tower BIBLE, *L'humanité à la recherche de Dieu*, P .28

désirs, ses passions, ses instincts voire-même sa liberté vers la volonté de puissance. Par conséquent, le chrétien dépouillé de toutes ses valeurs propres à lui-même, se trouve dans un monde aliéné devant les anciennes valeurs. Pour comprendre la réalité de cette aliénation, Nietzsche désigne un tel individu parmi les hommes méprisés : il est l'homme médiocre, le malade, le raté, le faible qui s'agenouille en cherchant refuge dans et à travers le christianisme.

Face à cette aliénation apparaît chez l'homme ce que Nietzsche appelle : la « *mauvaise conscience* » que Sartre appelle en d'autres termes : « *la mauvaise foi* ».

En effet, à la manière de Nietzsche la foi chrétienne est une mauvaise conscience dans le sens où en priant du jour au lendemain, le chrétien nie sa réalité proprement existentielle ; il est l'individu qui refuse son monde en faveur d'un au-delà plein d'hypocrisie. Le christianisme traditionnelle décadente dans la mesure où il n'a pas pu dire « *oui* » à l'authenticité ni à la dignité humaine.

Devant cette négation de soi-même qu'exige la religion, le christianisme donne naissance à l'esprit du ressentiment que Nietzsche nomme « *sentiment contre sentiment créateur* ». Cette sorte de ressentiment est une opinion contraire à tout ce qui est comme vérité de l'homme. Il dit non à un extérieur l'homme du ressentiment est l'homme de la mauvaise conscience qui se nie soi-même volontairement. C'est pourquoi l'auteur s'exprime :

« *Tous prêchent non seulement l'amour le plus pur ; mais la résignation complète, la pauvreté volontaire, le vrai calme, l'indifférence absolue aux choses de la terre, l'abnégation de la volonté, l'oubli entier de soi-même et l'anéantissement dans la contemplation de Dieu.* »²³

Or aux yeux de Nietzsche, tout ce qui est oubli de soi et contemplation, d'une idée absolue s'oppose à la réalité de la vie. Nous comprenons par là-même que le chrétien parcourt le chemin inverse de celui de surhomme nietzschéen. Si le premier juge que la vie n'est qu'instinct de croissance et de volonté de puissance, en revanche le second croit que c'est l'au-delà futur qui importe. Dans la conception nietzschéenne, le christianisme est une religion absurde capable non seulement de pervertir la potentialité d'un homme qui se veut être créateur de nouvelles valeurs mais aussi de détruire toute une civilisation, toute une culture de toute l'humanité.

²³G. MOREL. *Introduction à une première lecture*. P. 212

C'est pourquoi :

« *La compassion contrarie en tout la grande Loi de l'évolution, qui est la Loi de la sélection. Elle préserve ce qui est mur pour périr, elle s'arme pour la défense des déshérités et des condamnés de la vie même un aspect sinistre et équivoque.* »²⁴

C'est donc par le sentiment religieux que la compassion gagne son terrain pour manifester la jalousie, la haine et la vengeance du chrétien contre lui-même et contre les autres. De là, ressort l'essence du christianisme contre laquelle Nietzsche se montre indigné. C'est une idéologie inventée par l'homme contre l'homme lui-même dans le sens où en niant son existence première, le christianisme, à travers son enseignement biblique invite l'humanité à se donner un aspect différent qui n'est pas case et fin de soi en qualité d'irresponsabilité de son existence.

En d'autres termes, si Nietzsche jette la base de la critique religieuse, c'est parce que le christianisme porte le masque pour mieux plonger dans les ténèbres l'aspect véritable l'homme de Nietzsche. Le fait religieux qu'un double visage : l'un aimable et l'autre obscur.

D'une part, ce fait est aimable, dans le sens où les religieux se montrent les soi-disant détenteurs de l'amour des uns et des autres, de la charité, de la bonté, de la sympathie ; et d'autre part il est obscur, parce que ce fait religieux soi-disant amour incarne la haine et, disait Sartre, la « *mauvaise foi* ». Les religieux qui détiennent le monopôle de l'amour entre eux, finissent par se haïreux-mêmes. En effet ils déclenchent la guerre contre religieux, et par conséquent, ils finissent par s'entre tuer eux-mêmes. Et ce qui est pire, c'est qu'on remarque que l'origine de leur haine n'est rien d'autre que sources lointaines et immédiates de la religion elle-même.

Pour soutenir l'idéal de Nietzsche, permettez-nous de demander la question : où est la réalité de la foi chrétienne et musulmane? Le christianisme n'est-il pas une culture traditionnelle décadente ?

En réalité, chaque religion incarne sans doute une vérité cachée, obscur et mystérieuse. Devant ce mystère religieux la raison semble inaccessible à la vérité est donc dans cet aspect ténébreux que le christianisme masque, selon, Nietzsche la vérité sous la voile du mensonge d'hypocrisie et d'illusion.

²⁴F. NIETZSCHE. *L'Antéchrist*, Gall, p, 15,§ 6

A l'encontre du dionysiaque le christianisme n'a pas su donner un assentiment affirmatif à la vie, mais il cherche un sens transhistorique auquel l'homme puisse se soumettre pour se justifier. De là, naissent mauvaise conscience et la déchirure de la vie.

« *De même le christianisme porte témoignage contre la vie et la condamne.* »²⁵

La religion chrétienne ne laisse pas la vie se réaliser elle-même. Le crucifié, idéal ascétique et symbole du christianisme n'était pas capable de dire oui à la vie, et fini par une dualité qui méprise la terre, le corps, le monde sensible, plus précisément l'homme au profit de l'au-delà, de l'âme de Dieu. Avec le christianisme, on a deux mondes séparés.

Cette dualité crée une aliénation qui demande une justification et un sens. Et c'est exactement la raison pour laquelle face à cette soumission, à cette humiliation de l'individu humain. Nietzsche va montrer que l'homme n'a pas besoin d'extériorisation pour être ce qu'il est. A partir de ce constat, l'existence humaine n'est pas prédestinée ni prédéterminée par un être suprême ; elle est déterminée et justifiée, indépendamment et en dehors des idéaux traditionnels moraux, religieux, métaphysiques et ascétiques transcendants.

Or le christianisme a pris au sérieux une certaine mesure la chute originelle. Il a fait de ce monde non plus un but mais un moyen. Il renonce à ce monde. Ci et met tout espoir dans un autre monde illusoire qui se prétend meilleur. C'est dans ce sens que le christianisme appelle aux hommes de souffrir pour faire louange à Dieu. Les chrétiens du jour au lendemain, sont invités à prosterner, à prier sans avoir reçu aucune récompense matérielle de la part de leur Dieu. Les seules réponses à la prière ne sont d'autres que la résignation et la souffrance.

A la question, comment peut-on saisir la face de Dieu? La conception religieuse répond, Dieu est incomparable avec l'homme; il est absolu, plein de lui-même, cause et répond, Dieu est incomparable avec l'homme; il est absolu, plein de lui-même, cause et fin en soi.

C'est un être omnipotent, omniprésent et omniscient. Mais ce qui est à démystifier, c'est que de par son parfaite omniprésence, son aspect est invisible.

²⁵-F. NIETZSCHE, *la volonté de puissances* P, 345

Etant donné que la vie n'est pas souffrance, le christianisme va promettre à l'homme un salut par le moyen de la foi dans un au-delà imaginaire. Ce qui suppose qu'on a déplacé imaginaire. Ce qui suppose qu'on a déplacé le centre de gravité de la vie de l'homme en Dieu. On introduit par là, une scission, une rupture de l'homme.

« Quant on met le poids de la vie non dans la vie mais dans l'au-delà, dans le néant ; on a tout simplement privé la vie de la gravité. »²⁶

L'homme se trouve ainsi partagé entre un monde déchu et un au-delà illusoire. C'est pourquoi Nietzsche détermine le christianisme comme la pire séduction de la vie que l'humanité n'a jamais connue par ce que la confiance en Dieu est perdue. La foi, l'amour du prochain, le salut et toutes les vertus chrétiennes n'ont pas leurs raisons d'être. Car, en tant que préjugés, les idéaux traditionnels sont des symptômes décadents.

Devant ce dilemme du christianisme qui impose la souffrance, la soumission et l'aliénation religieuse dans notre monde d'ici-bas dans l'espoir d'un au-delà imaginaire, l'homme religieux n'a-t-il pas perdu le sens de la terre? Dans quel sens l'homme vit réellement ?

Pour répondre aux questionnements, on verra d'après notre athée, comment la morale ascétique s'avère une inspiration du christianisme pour conduire l'humanité à la déchéance du sens de la terre. Et c'est dans cette condition que Nietzsche refuse de vivre avec les vertus d'une telle moralité. De là, donne naissance l'athéisme de Nietzsche.

²⁶- F. NIETZSCHE, *ainsi parlait Zarathoustra*. P. 57

DEUXIEME PARTIE

**ORIGINALITE DE LA PENSEE DE LA MORT DE DIEU CHEZ
NIETZSCHE**

I - ORIGINALITE DE LA PENSEE DE LA MORT DE DIEU CHEZ NIETZSCHE

Le thème de la mort de Dieu chez Nietzsche n'est pas séparable du cheminement de sa pensée, ni de son itinéraire existentiel. Tout s'abreuve aux mêmes sources. C'est un effet d'ensemble qu'il faut lier à sa quête de ce qu'il appelle « *la recherche de la vérité* » et cette recherche qui l'amène vers la négation de Dieu. On peut donc dire que le discours athée chez Nietzsche ne s'analyse qu'à l'intérieur de l'ensemble de sa philosophie. C'est une erreur d'approche de l'isoler comme une réalité autonome. Au contraire, il est le point d'aboutissement de tout un cheminement et de toute une maturation dans la formulation et dans l'élaboration de sa pensée.

La renommée de Nietzsche commence par la publication de son premier ouvrage : *La naissance de la tragédie*, en 1872. C'est un ouvrage qui a beaucoup suscité de vives polémiques et controverses dans les milieux universitaires germaniques et même ailleurs.

Qu'est-ce qu'au juste que *La naissance de la tragédie* sinon que cette analyse archéologique de ce que Nietzsche juge comme étant la base sur laquelle est assise la décadence et la ruine de la civilisation européenne. C'est dans *La naissance de la tragédie* que Nietzsche appose la méthode d'approche du phénomène de la culture, de la morale et de la religion. Et cette approche, il la dénomme pensée généalogique qui est une méthode d'interrogation basée sur la recherche de « *l'énergie* » qui dynamise la civilisation mais aussi qui la dégrade.

La quête de la vérité est donc une quête généalogique mais il faut faire attention à la vérité dont Nietzsche parle : elle n'est pas un ensemble de propositions qui diraient le sens de la civilisation mais une vérité de type existentielle qui est le mobile de son authenticité. Si on veut dire quelque chose sur la vérité du christianisme, ce n'est pas des arguments bien ficelés qu'on le saurait. Le rapport au christianisme est, pour lui, comme il l'écrit dans son autobiographie de jeunesse, « *une affaire de cœur* », c'est seulement s'il s'incorpore à nous, s'il devient des entrailles mêmes de notre être. Le processus qui conduira Nietzsche à démasquer et à se détacher de cette « *affaire de cœur* » est d'abord une expérience vécue et non des argumentations à la plausibilité et à la pertinence irrécusables. C'est sur cette toile de fond que nous aurons à déterminer le sens et la signification de l'athéisme nietzschéen.

Comme Feuerbach, Nietzsche étudie pendant deux semestres la théologie à l'Université de Bonn, conjointement à la discipline qui jouera un rôle considérable dans son approche généalogique des faits religieux : la philologie classique.

Dans *La naissance de la tragédie*, il insinue que son silence sur le christianisme serait l'expression d'une hostilité tacite envers une vision du monde qui « fut essentiellement et fondamentalement dégoût et lassitude de la vie envers, simplement travestis, dissimulés, fardés sous la croyance en une « autre vie », une « vie » meilleure. »²⁷.

Cette déclaration montre ce que fut le point de départ de la philosophie athée de Nietzsche : un grand point d'interrogation concernant la valeur de l'existence. Elle nous fait également entrevoir l'orientation initiale de la réflexion nietzschéenne sur la religion, à commencer par la religion grecque archaïque pour aboutir au christianisme. Il faut attendre le *Gai Savoir* et l'*Ainsi parlait Zarathoustra* pour que les éléments de discours athée de Nietzsche prennent la figure d'une négation de Dieu.

Le *Gai Savoir* est un livre prodigieux. On y voit Nietzsche malade enfin, entrain de recouvrir sa santé. Le texte exprime la période la plus heureuse de la vie de Nietzsche prenant le relais de la vie de Nietzsche prenant le relais de *Humain, trop humain* (1878), d'*Aurore* (1881) et qui permettra l'éclosion d'*Ainsi parlait Zarathoustra* (1883-1885). Le livre est plein d'humour, d'ironie, le texte d'une finesse intégrant des passages autobiographiques mais le fond, c'est l'ivresse de sa guérison qui pose la question de la vérité en philosophie.

Et lui de constater : la tradition philosophique conçoit la vérité comme une réalité absolue. Tout le monde se donne la peine de la chercher. Or, la vérité n'est pas une réalité à captiver. Il faut faire comme les Grecs : la chercher dans sa tessiture même de la vie en tenant compte des réalités simples. Les Grecs s'arrêtent à l'apparence, à la surface, au pli de l'épiderme. Leur recherche ne s'envole pas dans les hauteurs, elle plane au ras du sol. « Les Grecs, comme le disait Philippe CHOLET, étaient superficiels par profondeur. »²⁸

Mais c'est dans cette superficialité, renchérit Nietzsche, que la vérité demeure. C'est là qu'elle se cherche. Evidemment sa vérité n'est pas absolue. Elle est partielle.

²⁷ Friedrich NIETZSCHE, *La naissance de la tragédie*, Gallimard, Paris, 1949, p.28

²⁸ Philippe CHOLET, in *Gradus philosophique*, Flammarion, Paris, 1993, p.572

Elle est « *au ras du sol* » de notre attachement à ce qui est ici-bas, de notre attachement à la terre.

Pour la connaître, posons la question : « *Qu'avons-nous fait de la vie ?* » C'est cette question qui sera la toile de fond de la vérité du christianisme et c'est la réponse négative qu'il a formulée contre la vie qui a fait de lui une religion qu'inexistence de Dieu. Il regarde les chrétiens qui méritent d'être éradiquée de la vie. Si nous faisons le bilan de l'interrogation généalogique de Nietzsche, c'est que nous pouvons dire que cette interrogation débouche sur l'annonce de la mort de Dieu. Dieu est simplement mort parce que la croyance en lui est fondée sur une conjecture fragile. Il s'agit d'une volonté faible qui n'ose pas s'affirmer et qui cherche un havre de paix devant le tragique de la vie. Or, pour Nietzsche c'est le tragique qui est le chemin le plus court qui mène vers le bonheur. Si Dieu est mort, c'est que la croyance qui tourne autour de lui est une croyance contre la vie.

Nietzsche ne démontre jamais l'inexistence de Dieu. Il regarde les chrétiens vivre. Il détermine les mobiles de leur croyance et il en déduit un constat : la foi chrétienne est l'ennemi de la vie.

La mort de Dieu est donc avant tout d'ordre expérimentiel, d'ordre existentiel et non le fruit d'une logique rationnel.

C'est ainsi que Nietzsche parvient à nous retracer le chemin qui conduit vers la négation de Dieu. Essayons maintenant de reprendre en détail la teneur de cet athéisme nietzschéen, dans la suite de notre analyse. Pour Nietzsche, la mort de Dieu est un événement les plus terribles de l'histoire de l'humanité. Car avec le Dieu mort s'écroule l'édifice de l'ensemble de la culture occidentale basée sur la tradition judéo-chrétienne et la tradition grecque.

Et c'est à juste titre que beaucoup estiment que Nietzsche est un parricide. Il a tué ses propres « *père-et-mère* », c'est-à-dire la culture qui l'a fait grandir, la culture qui est la sienne. Et désormais, il tombe dans le nihilisme car l'essence sacrée du christianisme qui l'irrigue la culture, la philosophie la morale occidentale n'est plus là.

Nietzsche en est bien conscient. Il cherche de « *l'eau lustrale* » pour laver ses mains souillées du sang de Dieu assassiné. Dans le *Gai Savoir*, l'affolement de Nietzsche devant la mort de Dieu a atteint son degré maximal.

« Dieu est mort ! Dieu reste mort ! Et c'est nous qui l'avons tué ! Comment nous consoler, nous les meurtriers des meurtriers. Ce que le monde avait possédé de plus sacré, de plus puissant, a perdu son sang sous nos couteaux - qui essuiera ce sang de nos mains. Quelle eau lustrale ne pourra jamais nous purifier. »

Nietzsche étourdi du meurtre commun commis cherche à se purifier du sang coulant de son acte. Il cherche une « eau lustrale » pour le purifier. C'est seulement maintenant qu'il entrevoit à peine la gravité de son geste meurtrier. Avec l'idée de Dieu, la culpabilité fortement dénoncée par Nietzsche chez le Christianisme renaît de ses cendres pour atteindre l'humanité entière.

La mort de Dieu est l'expression sans vergogne du triomphe du nihilisme. Le meurtre de Dieu est une sorte d'histoire de malentendu. Le lion négateur des valeurs ne se rend pas compte de la gravité de son acte. *Dieu est mort*, C'est l'invalidité totale de toutes les valeurs à savoir les notions de vérité de bien, de mal, de beau, de juste, de vertu et d'être. Tout s'écroule. Et c'est la montée en puissance du néant correspondant à une période critique où les hommes s'embourbent dans leur néant. Plutôt qu'une victoire, la mort de Dieu est un écroulement, une brisure, une solitude extrême où l'humanité se trouve abandonnée à elle-même.

Il faut un sursaut de volonté puissante pour opérer le relèvement plus que nécessaire entraîné par cet événement inouï.

L'autre volet de la signification de la mort de Dieu tant créée est lisible à travers les attitudes de « ceux qui ne croyaient pas en Dieu », tel que le *Gai Savoir* le laisse entendre se trouve dans le décalage du temps.

En voyant l'insensé crier sa recherche du Dieu, ceux qui ne croyaient plus lui étaient furieux, « d'hilarité » et d'étonnement : « L'a-t-il perdu ? S'est-il égaré ? Où se cache-t-il quelque part²⁹ ».

Aux yeux de Nietzsche, les derniers chrétiens sont des gens en décalage par rapport à leur temps. Ils s'accrochent à des valeurs déjà « périmées ». Perdre de vue son Dieu, l'égarer ou faire de jeu de « cache-cache » avec lui, sont tous des attitudes ironiques viscéralement antichrétiennes qui ont pour but de montrer que la mort de Dieu n'est pas n'est pas la crucifixion de Jésus-Christ à laquelle pense l'ermite d'*Ainsi parlait*

²⁹ Friedrich NIETZSCHE, *Le Gai Savoir*, Op. Cit. p.25

*Zarathoustra*³⁰. Mais la disparition de la notion d'au-delà du champ de la culture, la suppression de la croyance en un autre monde. Par le refus d'épouser la valeur de sa culture, de supprimer le fardeau du transcendant, l'insensé se fourvoie dans une recherche inutile ; car Dieu est déjà mort dans la culture de son temps. Il a évacué le lieu de son enracinement. Il ne faut donc pas trop s'étonner de la contradiction qu'il y a entre cette idée de migration de Dieu et celle de la réponse donnée par l'insensé selon laquelle « *nous l'avons tué ; vous et moi* ». Cette contraction devrait être facilement levée.

Incontestablement, la mort de Dieu est un meurtre collectif qui n'épargne personne à la responsabilité.

Tous, nous sommes responsables mais cette responsabilité n'est pas une affaire fortuite, une réalité qui relève du simple « *fatum* » ; nous en sommes responsables du fait que nous n'avons pas su témoigner d'un Dieu de gratuité ; au contraire, nous avons prêché un Dieu sévère, vengeur, ennemi de la vie, un Dieu vindicatif, à la source de tous les rapports négatifs à la vie. Bref, un Dieu Créateur de ressentiment. A une vie qui se livre à elle-même comme don, il est de plus naturel que ce Dieu vengeur prenne son envol pour émigrer ailleurs. A nous qui devons prêcher un Dieu de gratuité, ami de la vie, nous avons manifesté un contre-témoignage intolérable qui le chasse de notre milieu.

C'est ainsi que la déclaration de l'insensé est un événement ou encore un événement qui cache encore sa portée : « *J'arrive trop tôt, dit il, mon temps n'est pas encore venu.* »³¹

« *Mon temps n'est pas encore venu* » ; il faut attendre un autre temps d'enfancement pour comprendre vraiment le sens de cette annonce de la mort de Dieu tel que le *Gai Savoir* nous la rapporte, laquelle excède en significations aussi bien pour les acteurs que pour l'annonceur de la nouvelle.

Il faudra la naissance de « l'esprit-enfant » d'*Ainsi parlait Zarathoustra* pour que la mort de Dieu devienne une joie immense, une joie libérée, une joie de libération : car

³⁰ Friedrich NIETZSCHE, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Prologue, Liv.II, p.11

³¹ Friedrich NIETZSCHE, *Gai Savoir*, Op. Cit. p.170

seul un prophète comme Zarathoustra peut en saisir le sens car « [Il] Zarathoustra s'est transformé, Zarathoustra s'est fait enfant. »³²

Zarathoustra devenu enfant en effet devient gai savoir. Aucune culpabilité ne transparaît dans son visage. Au contraire, il devient un enfant sans passé, insouciant, danseur, créateur, il est spontané dans ses gestes, avec une nouvelle musique qui, n'est ni chrétienne, ni socratique, ni wagnérienne, mais une musique dionysiaque à sonorité éternelle. Mais jusqu'à quand l'humanité deviendrait enfants ? L'accouchement est difficile, l'enfantement douloureux. Nietzsche le sait bien. Réaliste qu'il est, il ne plane pas dans les rêveries des lendemains qui chantent.

Nietzsche pense qu'à l'origine de la cette décadence de la civilisation occidentale apparaî, il eut la religion chrétienne qui était parsemée de paulinisme dogmatique et de ses fausses valeurs. Si l'auteur affirme que la foi sauve, donc elle « ment ». C'est parce Nietzsche accuse plus l'apôtre Paul lequel d'avoir falsifié la doctrine du christ que le christianisme. Tout était foncièrement tordu est mensonge. Par exemple, au nom de l'amour de Dieu, le corps était nié et banni.

Est-il vrai que c'est une parole venant du christ ? Dans quelle condition, l'amour de Dieu se dégénère t-il par la haine de soi ?

Il n'est pas possible de croire que le Christ peut oser dire cela c'est dans ce sens où Nietzsche voit que ce sont les chrétiens eux-mêmes qui avaient assassiné leur Dieu. La mort de Dieu est un acte collectif.

Nietzsche déclare :

« Nous l'avons tué »³³

D'une part, la mort de Dieu, c'est un mort collectif. Parce que la réalité de cette mort collectif n'est d'autre que la dégénérescence de la civilisation occidentale dans la décadence du christianisme. En ce sens les chrétiens, eux-mêmes qui son ennemis de la vie, ennemis de l'existence et qui assassinat de leur propre Dieu.

D'autre part, ce meurtre de Dieu est une sorte d'éclipse de Dieu lui-même. On dirait qu'il mourait de sa propre mort. Parce qu'il n'a pas édifiée la vie. Il ne se montre pas physiquement ni visiblement : on dit toujours qu'il est omnipotent, omniscient et

³² Friedrich NIETZSCHE, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Op. Cit. Liv.II

³³ - Pierre HERBER-JUFFRIN. *Le Zarathoustra de Nietzsche*. P.U.F. paris 1988. P3

omniprésent or sa qualité potentialité, sa science et sa présence ne se reconnaissent que théoriquement en présence des phénomènes naturels. L'acte de son existence est donc théorique et non pratique, car son existence échappe à toutes nos facultés sensibles et intellectuelles.

Le Dieu des chrétiens est donc d'après Nietzsche le dieu du néant et de vide car son appréhension échappe le sensible et la réel à connaître. Ce qui veut dire que même si Dieu existe, mais son existence est inaccessible aux créatures.

Et c'est justement son absence d'accessibilité que Nietzsche s'interroge sur présence du créateur et propose en même temps sa disparition :

*« Où est-allé Dieu ? Je veux tous le dire ! Nous l'avons tué. Vous et moi, nous sommes tous ses assassins. »*³⁴

A ces propos Dieu a dissimulé sa vie en faisant de ses adeptes des vénérables amorphes et sans vie. Désormais, Dieu est mort avec ses adorateurs. Le Dieu chrétien qui reste vivant, n'est rien d'autre que l'ennemi des hommes forts ; ennemis de ceux qui vivent heureux dans ce monde terrestre.

C'est un Dieu jaloux parce qu'il déteste les riches. Les références de la Bible attestent bien que :

*« Tu ne te protesteras point devant elles, et tu ne le serviras point ; car moi l'Eternel, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux, ton Dieu je suis un Dieu jaloux, qui punis l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération de ceux qui me haïssent, et qui fais miséricorde jusqu'en mille génération à ceux qui m'aiment et qui gardent mes commandement »*³⁵

A la manière de Nietzsche, ce Dieu n'est pas un « bon » Dieu, mais plutôt un dieu rancunier, faible, et il est hors d'être tout puissant. En matière pratique, l'idée de Dieu n'est qu'un faible. La réalité fabuleuse de Dieu se révèle dans la Bible que, Dieu est amour, pourtant ce qui nous semble obscur, c'est que ce Dieu partage son amour spécialement que peuple juif, « *peuple élu* »

*« Je vous ai choisi vous seuls parmi toutes les familles de la terre (...) »*³⁶

³⁴- F. Nietzsche. *Le Gai savoir*. Hachette. Paris, 1987. p 159 & 125

³⁵- *Exode 20 : 5-6*

³⁶-*Amos 3 : 2*

Dieu est donc partial. Sa qualité partielle c'est qu'il a fait des milliers d'êtres humains, d'hommes pauvres et faibles, et d'autres riches et forts pour ainsi dire qu'il est amour des l'humanité tout entière :

« Mais Dieu prouve son amour envers nous. Lorsque nous étions encore des pécheurs, christ est mort pour nous »³⁷

En outre lorsque son peuple refuse d'obéir et de se soumettre, Dieu le punit et le châtie pour l'intervention de ses forces naturelles : par la maladie, la famine, les cyclones, les tremblements de terre. Face à cette haine de Dieu envers son peuple, Nietzsche se pose la question quelle curieuse conception d'amour s'agit-il ? Ouest allé ce Dieu qui aime ?

Dieu est esprit, répondent les chrétiens. Un esprit à qui manque un corps. Il faut se résigner à faire la volonté de Dieu, qui, comme chacun le sait n'a plus d'organe. Il se fait entendre et se faire représenter par les prêtres comme le père à son tour prétend être un type supérieur par rapport à l'humanité. Il prétend dominer même ceux qui détiennent la puissance entre leurs mains pour être invulnérable et invisible. Le prêtre comme le père, seul qui dispose la science et la vertu, et lui seul est le messager intermédiaire de Dieu et le peuple. Dans ce sens, le règne de Dieu symbolise l'existence de l'église et du clergé.

La vérité existe devant nous, mais seuls les prêtres la détiennent.

Pourtant, Nietzsche constate que le prêtre n'est qu'un propagateur de la maladie de l'âme dans le monde ; il est un négateur et un contempteur de la vie. Malade, débile, veineux, amoureux de choses manquées, le prêtre invente un Dieu imaginaire en prenant référence sur lui et en se réfugiant derrière lui pour défendre sa cause. L'apparence du prêtre pour le peuple est symbolisée dans la bestialité nietzschéenne par le bœuf, placide bon contemplatif. A cela s'ajoute :

« Le prêtre est la première forme de l'animal plus délicat qui méprise facilement qu'il ne hait. »³⁸

En d'autres termes Nietzsche remarque que le prêtre est le produit d'une évolution perverse capable de revêtir cent masques pour tromper l'adversaire, de l'ours

³⁷ Romain 5 : 8

³⁸ - MOREL. Cr. *Nietzsche Introduction à une première lecture*, p 353

au renard en passant par le chat et le tigre cachant sa laideur au bord des étangs, mais déduisant l'oui de ses merveilleux cris. Il faut donc démasquer le prêtre. Car son Dieu dont il parle n'est que Dieu qui protège le troupeau et la foule contre les biens portants.

Il pose ce Dieu comme un bien en soi. Nietzsche conclut donc qu'il n'y a pas de salut par la foi, pas de résurrection. Alors la morale s'effondre, maintenant nous pouvons mieux vivre et construire l'avenir sur terre. Dieu est mort.

Mais il faut noter que la mort de Dieu laisse dans le monde un grand vide. Et ce vide nécessite la création de nouvelles valeurs, si l'homme veut vraiment défendre son statut de l'homme libéré. Ce qui revient à dire, que la mort de Dieu est mal gérée, dans le sens où Dieu est déjà mort et cette mort de Dieu risque encore d'entraîner en même temps la mort de l'homme lui-même qui l'a tué. De là, c'est assassinat pourrait se dégénérer en double assassinat : celui du meurtre, c'est-à-dire Dieu, et celui de l'assassin, c'est-à-dire l'homme révolté.

Pour échapper à ce dilemme après sa révolte, l'homme ne peut pas ne pas être responsable des conséquences de son acte. La solution d'assumer cette responsabilité n'est rien d'autre que l'auto dépassement, c'est-à-dire le dépassement de soi-même. Le terme « *dépassement* » est synonyme d'une nouvelle mort : la mort du « *vieil homme* » ou du dernier homme. Le « *vieil homme* » est donc le type d'homme le plus méprisé chez Nietzsche. Cet homme est en nous, c'est celui qui soumis aux anciennes valeurs admires. En fait, après avoir posé la mort de Dieu et sa propre mort lui-même, l'homme doit être apte à créer des nouvelles valeurs.

Ce qui suppose une nouvelle vision de l'homme. Un homme qui est différent de son état normal dans le sens où la perspective nietzschéenne nous montre que l'homme est un être inachevé. C'est-à-dire, il n'est pas une fin en soi, mais il est un moyen et un but. Il doit être créateur dans la mesure où, se libérer de Dieu, signifie être capable de créer ces nouvelles valeurs.

Avec la mort de Dieu, meurt l'être véridique et le monde de vérité, c'est donc la disparition de la vérité unique : « *rien n'est vrai tout est permis* » ou encore « *rien n'est faux, tout est permis* ». Dès lors, après la mort de Dieu, l'homme jouit pleinement de ses propres valeurs notamment la puissance, la volonté, la richesse, les désirs.

Ce qui veut que Nietzsche, n'a pas voulu tuer Dieu pour le plaisir de la tuer. Ce n'est pas non plus une question de vouloir renverser ou détruire pour tout. Mais, si d'après Nietzsche, Dieu est mort, c'est par nécessité de responsable humaine. Etre responsable suppose alors un défi.

La mort de Dieu définit un nouveau Dieu. Alors la question s'impose : Comment rendre l'homme maître absolu de son destin après l'assassinat de Dieu ?

Nietzsche ajoute :

« Dieu est mort ! Dieu reste mort ! Et c'est nous qui l'avons tué ! Comment-nous consoler, nous, les meurtriers des meurtriers. Ce que le monde avait possédé, jusqu'alors de plus sacré et de plus puissant a perdu son sang, sous nos couteaux...qui essuiera ce sang de nos mains ? Quelle eau pourra jamais nous purifier ? Quelles solennités expiatoires, quels jeux sacrés nous faudra-t-il inventer ? Ne faut-il pas devenir nous-mêmes dieux pour paraître digne de cette action ? »³⁹

Dans la perspective nietzschéenne. Dieu est mort. Et si Dieu est mort cela nécessite l'avènement d'un nouveau dieu qui va assumer la responsabilité du meurtre de Dieu, Nietzsche parce que Nietzsche est bien conscient que ce meurtre n'est pas une affaire facile pour l'homme, Ainsi, pour assumer cette responsabilité du meurtre de Dieu, Nietzsche désigne *Dionysos* comme étant son nouveau dieu ? Mais le problème est de savoir quelles sont les caractéristiques de *Dionysos*, ce dieu de Nietzsche ?

Pour mieux éclaircir *Dionysos* il est nécessaire d'étudier les trois thèmes fondamentaux nietzschéens de la « *volonté de puissance* » du « *Surhomme* » et de « *l'Eternel retour* » ; à travers le prologue d'ainsi partait Zarathoustra.

Ces trois notions définissent le type d'homme que Nietzsche nous invite à prendre comme à nous en approprié. Car seul l'homme qui se nourrit de la volonté de puissance, de *Surhomme* et de *l'Eternel retour*, est capable de créer un nouveau monde, une nouvelle existence avec une nouvelle vie qui pourront consoler l'humanité et qui permettons la réalisation de ses projets.

³⁹-F. Nietzsche, *Le Gai Savoir*. Paris : Gall, 1982, pp 149-150

II – 2 – Les trois métamorphoses de l'homme :

a) L'esprit chameau :

La question à laquelle nous allons répondre ici : c'est « *comment l'esprit se mue en chameau ?* » dans une société, certains esprits n'aspirent qu'au respect et à la soumission. Ils sont fières de leur force et aiment se charger du poids des valeurs de la morale ascétique. Ils n'ont pas d'autres soucis que d'assurer les valeurs par le respect et l'obéissance grâce auxquelles ils sont incapables de dire « *non* ». Un commentateur de Nietzsche critique ainsi le chameau :

« *Le oui du chameau est un oui qui ne sais pas dire non : affirmer n'est rien d'autre ici que porter, assumer.* »⁴⁰

Le chameau est le religieux, le moraliste qui se refuse à toute critique et qui se consent dire « *oui* » à toute recommandation. Ce sont les esprits qui mettent leur espoir au ciel, à l'au-delà d'un autre monde.

Pourtant, selon Nietzsche, ces hommes s'abaissent s'affaiblissent pour faire souffrir leurs passions, leurs intérêts et leurs volontés. Ils se rendent esclaves d'eux-mêmes et sont identiques au chameau. Le chameau, en effet, aime se charger de lourds fardeaux ; plus on le charge, il disait « *oui* » ! Parce qu'il est incapable de marcher tant qu'il n'ait pas porté la charge. C'est un animal obéissant qui n'a jamais refusé tout ce qu'on lui impose. Il attend des lourds fardeaux, et dès qu'on le charge, il se hâte à travers le désert.

Quel est donc le poids dont l'auteur dénonce dans ce contexte ? Pour répondre, il faut noter que c'est tout ce que la morale traditionnelle impose aux hommes de son temps.

Quel est ensuite le chameau dont l'auteur parle ici ? Pour répondre, Nietzsche veut sans doute critiquer le « *troupeau* » ou bien la « *foule* » chez Kierkegaard ou bien encore la banalité du « *on* » à la manière de Heidegger. Car ce sont tous des gens qui ont les esprits habitués au respect à la soumission, précisément, les moralistes, les juifs et chrétiens vénérés. C'est ainsi qu'il s'exclame :

⁴⁰ - CFILLES DELEUZE *Nietzsche et la philosophie*, P.U.F. paris, 1962, p 208, 81

« Chrétienne est la haine envers l'esprit, la fierté, le courage, la liberté (...)»⁴¹

L'esprit chameau symbolise tout homme qui dit oui à toute recommandation sans être capable d'analyser et de discerner ce qui devrait être conséquence positive et négative de son oui.

Si on fait donc l'analyse des oui, du chameau, on conclut que c'est un oui sans critique dans le sens où c'est un esprit qui assume tout sans choix. Sa détermination essentielle est la vénération. Par là-même, Nietzsche précise que partant de cette vénération, l'esprit chameau est pareil d'abord au juif ensuite au chrétien et enfin au moraliste. Comme le chameau aime bien se mettre à genoux devant son maître pour attendre le fardeau, le juif, le chrétien comme l'ascète, eux aussi, se mettent à genoux pour adorer leur Dieu et attendre ses recommandations. Nietzsche rejette la morale ascétique, car face à cette attitude de soumission et d'adoration l'homme perd sa liberté et sa responsabilité. Sinon un tel individu d'esprit chameau se crée et supporte un destin tout fait dans le hasard.

« Quelle chose est pesante? Ainsi questionne l'esprit aux solides : de la sorte il s'agenouille comme fait l'esprit chameau, et veut sa bonne charge. »⁴²

Aussi, d'après Nietzsche, seul l'homme est responsable de son destin. L'auteur voulait faire une analogie entre le juif et le chrétien, détenteur des valeurs morales ascétiques. De la même sorte, Nietzsche affirme qu'il n'y a pas de différence entre le chrétien et le chameau.

Etre juif, c'est être chameau ; de même, être chrétien, c'est aussi être chameau.

Le juifs et le chrétien, étant donné que leur esprit est identique à l'esprit chameau, ils aiment la charge des pesants fardeaux autrement dit, ils admettent le respect, l'obéissance, la soumission.

Après avoir méconnu et ignoré toutes contestations, l'homme chameau pense avoir bien choisi de vivre heureux tout en restant vénérant, docile et obéissant. Pourtant dans la conception nietzschéenne, cette manière de vivre fait du juif une race servile. Une telle race humaine n'a jamais su dire un « oui » affirmatif à la vie ; au contraire, il

⁴¹ - F. Nietzsche, *L'Antéchrist*, p37 & 21

⁴² - F. Nietzsche, *L'Antéchrist*, p37 & 21

se consent à un « *oui* » négatif à un « oui » négatif à l'existence. Pour clarifier cela, Nietzsche soutient que :

« L'homme chameau accepte tout ce que lui hurle à l'oreille, n'importe qu'elle voix ayant autorité- parents, maîtres, lois, préjugés sociaux, opinion publiques. »⁴³

Autrement dit, l'athée rejette l'esprit de crédulité du christianisme car vue que c'est une religion faisant appel à la foule et au troupeau pour la vénération de la morale de détresse, d'appauvrissement et de dégénérescence, le juif comme le chrétien sont les témoins destructeurs de leurs propres vies et de la vie des autres.

Nietzsche se montre sévère envers l'esprit chameau. Comme les autres animaux, le chameau est animé par la force, la volonté, mais une volonté faible. La preuve en est que, le chameau déploie sa force, non pas en s'affirmant, mais, au contraire, pour supporter, donc en se humiliant contre sa dignité. Cette volonté est contraire de la volonté nietzschéenne.

En d'autres termes, Nietzsche opère une analogie entre le chameau et l'âne, l'animal chrétien par excellence. Comme le chameau, l'âne est un animal obéissant et supporteurs de pesants fardeaux. Tout cela, que le chameau et l'âne sont voisins et partagent de traits communs, notamment, l'humanité, l'obéissance, la patience et l'amour du réel.

Aux yeux de l'auteur, le chameau et l'âne identifient au Christ et ses disciples. Ils représentent également les théologiens, les prêtres, les pasteurs défenseurs du christianisme. Ce sont tous des gens qui sont principes et causes des vieilles valeurs de la morale ascétique. Leur idéal prône que, ce qui est positif, affirmatif et réel, c'est tout ce qui pèse.

C'est la raison pour laquelle Zarathoustra les contredit en disant :

« Entre éphémères, c'est aussi que je vous appelle, vous les hommes de la réalité (...) vous êtes des hommes stériles. Vous êtes des portes entrouvertes devant lesquelles attendent les fossoyeurs. Et c'est là votre réalité »⁴⁴

Nietzsche rejette le « *oui* » de l'âne car il n'est pas capable de dire « non ». Son affirmation ne crée pas mais subit. C'est pourquoi, selon Zarathoustra, l'âne tout

⁴³ - F. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra du pays de la culture*. Gall. Paris 1971, p155

⁴⁴ - F. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* Gall Paris p 155

comme le chameau est stérile et éphémère. Sa réalité mérite de périr. Il dénonce aussi la conception de l'affirmation comme une simple fonction ou une prise en charge.

L'âne confond l' « *affirmation* » avec la « *soumission* ». C'est pourquoi Nietzsche atteste que l'âne tout comme le chameau est l'opposé du loin.

Il représente tous les gens qui vivent encore aux dépens du poids des valeurs de la morale judéo-chrétienne. L'auteur appelle ces gens là « *homme du renoncement* » ou « *homme décadent* ».

L'homme moral comme le chrétien, est un individu soumis et respectueux. C'est un plaisir pour lui, de se mettre à genoux devant son maître. Il ne trouve sa joie et son authenticité qu'en portant le poids des valeurs morales. Comme le chameau, l'âne, prend tous les lourds fardeaux et s'en va au désert. Dès qu'il arrive, il reste tranquille, parce qu'il croit avoir accomplir son devoir.

De la même sorte que, selon Nietzsche, le chrétien comme de moraliste, dans la vie quotidienne, après avoir prié et réalisé les exigences et les obligations que lui impose la religion, celui-ci reste tranquille car il se croit réaliser son devoir morale et quotidien. Cet esprit symbolise tous les gens qui se prosternent devant les mots « *maître et Dieu* ». Il représente également les chrétiens qui s'agenouillent devant le Christ en disant « *Mon seigneur et mon Dieu* ». Il a comme mot d'ordre le « *tu dois* » kantien qui transpose la morale judéo-chrétienne, tous ceux qui détiennent cet idéal du chameau pensent que les valeurs morales préexistent à la liberté humaine. Il suffit donc pour l'homme de se prosterner devant elles. Or, s'opposant à Jésus qui conseille à ses disciples d'aimer jusqu'à ses ennemis, Nietzsche voit que, ce genre de vertu morale, ne fait que tuer la vie. D'après lui, l'amour du prochain ne nous apprend pas seulement à nous sacrifier pour les autres, mais à empêcher aussi les autres de grandir. C'est pourquoi Nietzsche dit :

« *Qui une fois veut apprendre à voler, il faut que d'abord qu'il apprenne à se tenir debout et à marcher et à courir et à sauter et à grimper et à danser* »⁴⁵

A ces propos, l'auteur affirme que, l'homme peut se détacher de cet esprit chameau, pour devenir Lion. Toutefois, l'homme de l'esprit Lion est sur la voie qui mène

⁴⁵-Paul VALADIER, *Nietzsche, l'athée de rigueur*. Descelle de Brouwer. France. Paris, 1989 ; p 137

au surhomme ; sa révolte de lui, un homme libre, mais, il n'est pas à la hauteur de créer des nouvelles.

Nietzsche présente cette fameuse idée :

« Crée des valeurs nouvelles, n'est pas encore au pouvoir du Lion ; mais se créer liberté pour créer de nouveau, voilà ce que peut la puissance du Lion (...) pour se créer liberté et un non sacré face au devoir : pour cela, mes frères il faut être lion ⁴⁶ »

Mais qu'est ce que le lion représente réellement ? À la logique de notre auteur, le lion est synonyme de l'individu qui est capable de faire table rase en vues d'être libre.. De là, ressort la deuxième métamorphose.

B- L'esprit Lion

Une fois arrive au désert, le chameau se sent fatigué et c'est cela que s'opère la seconde métamorphose. Grâce à la fatigue et du poids qu'il s'est chargé, le chameau va conquérir sa liberté et devient maître dans son désert. C'est pourquoi Nietzsche dit :

« Mais là dans la solitude la plus extrême, advient la deuxième métamorphose : ici l'esprit devient lion. Il veut conquérir la liberté comme un butin et être maître dans son propre désert »⁴⁷

A travers ces termes, pour sortir le stade, de « *oui-perpétuel* », l'esprit doit faire preuve de révolte, condition d'un dépassement. Cet esprit lion est un esprit qui s'affirme en s'opposant. Il s'agit de luter contre les valeurs morales traditionnellement admises, et ne jamais se laisser emporter avec docilité et médiocrité, comme le chameau. L'esprit lion représente l'image des hommes qui prennent conscience de la valeur de l'autonomie, ou de la liberté. Il est donc, celui qui veut s'affirmer lui-même, indépendamment des anciennes valeurs morales, d'un Absolu créateur.

Pour ce faire, l'esprit lion oppose à l'impératif morale catégorique kantienne de : « *tu dois* » à un « *je veux* » qui conteste tous les impératifs catégoriques. Il est

⁴⁶- Ibid.P.128. 3

⁴⁷-Ibid. P.150

entièrement esprit libre, responsable et absolu. C'est pourquoi Nietzsche affirme que l'esprit lion,

« *C'est la libre esprit, l'indépendance. C'est l'époque du désert* »⁴⁸.

Il convient donc de dire que ce stade de l'esprit lion est déjà nécessaire, mais il n'est pas satisfaisant. Ce n'est qu'une voie vers la quête de la vraie liberté. Car l'homme de l'esprit lion détruit toutes les valeurs morales mais il n'est pas à la hauteur d'en créer des nouvelles, à la manière des nihilistes européens qui se sont contentés de tout rejeter les valeurs de l'héritage chrétien sans pouvoir proposer, à leur tour, d'autres nouvelles valeurs, de même, l'esprit lion n'est pas aussi capable de créer des nouvelles valeurs à l'exemple des anarchistes qui cassent et renversent tout, mais ne parviennent même à se construire eux-mêmes. Ainsi, Nietzsche nous invite instamment à nous détacher de ces destructeurs des valeurs. Car cette attitude de lion ne suffit pas. Il reste au milieu des traits qui le distinguent des animaux.

L'esprit est utile, mais, il n'est encore apte pour une meilleure liberté. C'est ainsi que l'auteur précise que :

« *Tels les nihilistes européens en révolte contre l'héritage chrétien qu'ils déchirent à belles dents, mais incapable de s'orienter vers des nouvelles valeurs.* »⁴⁹

Nietzsche dit que : le lion, tout comme le chameau exprime déjà la volonté de puissance, mais, c'est encore une volonté faible car, incapable de créer, le lion détruit, mais, il ne construit jamais. Or selon Nietzsche :

« *Quiconque veut créer détruit toujours* »⁵⁰

Pour Nietzsche, en détruisant les valeurs morales traditionnelles, l'esprit lion était sur la voie vers la création, vers la volonté de puissance nietzschéenne, mais, il s'est arrêté à mi-chemin. Le chameau incarne la volonté de puissance inversée, tandis que, le lion exprime la volonté de puissance révolté. Si l'homme, animé par l'esprit chameau, alors, vit sous le poids du « *tu dois* » des valeurs morales imposées, alors l'homme soumis à l'esprit lion, par son « *je veux* », s'oppose au « *tu dois* » et essaie de renverser toutes les valeurs traditionnelles admises n vue d'une nouvelle création.

⁴⁸- Marcel NEUSCH, *Aux Sources de l'athéisme contemporain*, p 149-83

⁴⁹- Ibid., p 150

⁵⁰Ibid., p, 150

Considérant que le « *oui* » que le lion préfère n'est pas celui du chameau, mais, ce n'est pas non plus le « *oui* » qui crée. Le « *je veux* » du lion est donc un « *oui* » révolté. C'est pourquoi Nietzsche affirme que l'homme animé par l'esprit lion se rapproche du « *dernier homme* », c'est-à-dire, celui qui assassine Dieu. Le « *dernier homme* » a tué Dieu. Parce qu'il ne supportait plus ses interdits à travers sa morale. Il se contente de la mort de Dieu sans penser à une nouvelle création. En réalité, il n'est donc pas libre parce que la volonté qu'il anime n'est pas encore créatrice. C'est pourquoi, Nietzsche atteste que la volonté du lion est :

« *La volonté négative, intermédiaire entre le volonté de puissance renversé et la volonté de puissance affirmative* »⁵¹

Mais le problème se pose : dans quel sens l'homme peut-il dépasser ce stade ? Nietzsche répond que le nihilisme est à dépasser en théorie comme en pratique. Cette affirmation peut-être éclairée par diverses conditions.

Cependant il est à remarquer aussi que parfois, l'auteur est incertain de pouvoir persuader ses auditeurs. Quelques fois son inquiétude est extrême : il craint d'abord que non seulement les hommes ne comprennent pas son idéal, mais, également, ils n'ont pas le courage et la volonté de poursuivre le but : une seconde inquiétude reste du fait que le monde moderne ne considère en lui qu'un aspect destructeur par quoi Nietzsche s'est nommé nihiliste. Cet idéal, mal compris chez les autres penseurs pourrait empêcher aussi l'homme moderne à se projeter vers son but.

Malgré ces inquiétudes, Nietzsche montre sa fermeté et son courage. Il progresse toujours à la recherche du vrai sens de l'homme. Malgré encore ces empêchements, plusieurs ont l'intention de se convertir au « *oui* » créateur. C'est donc à nous autres nietzschéens, nous qui sommes debout, courageux, légers, plein de volonté, forte et de connaissance, de les aider à s'en sortir pour manifester leur décision de dépasser l'idolâtrie des valeurs morales.

Bien qu'il soit capable de détruire et de refuser, mais, le lion est incapable de construire et de créer. Il reste à la surface du nihilisme. L'esprit lion se fait l'illusion que tout est permis sans création.

⁵¹- André LEONARD, Les fondement du moral cerf. Paris, 1999, p 173

C'est dans ce sens que Nietzsche se bat pour un type d'homme qui à la compétence d'affranchir ce stade du lion pour se suffire et se représenter être.

Pour dépasser de stade du lion, l'homme doit penser à une troisième métamorphose : c'est celle de l'enfant à travers lequel l'on devient créateur. Gilles Deleuze montre ce que comporte le mécanisme des métamorphoses du chameau en lion et du lion en enfant :

« Le chameau est un animal qui porte. Il porte les valeurs établies les fardeaux de l'éducation de la morale et de la culture. Il porte dans le désert, et, là se transforme en lion. Le lion casse les statues piétine les fardeaux, mène la critique de toutes les valeurs établies. Enfin, ils appartient au lion de devenir enfant, c'est-à-dire, un jeu et nouveau commencement, créateur de nouvelles valeurs et de nouveaux principes d'évaluations. »⁵²

c- L'esprit enfant

Comme nous l'avons vu, l'âne et le chameau ne sont qu'obéissance et le lion la violence. L'âne, les chameaux et le lion expriment respectivement la faiblesse et la violence. Car ils contribuent à la morale de décadence. C'est la raison pour laquelle Nietzsche fait intervenir une troisième métamorphose qui est celle de devenir esprit « *enfant* ».

Il se pose la question : « *comment le lion se mue en enfant* » ?

Et il répond que :

« (...) L'enfant est une innocence, un oubli, un commencement nouveau, en jeu, une roue qui se meut d'elle-même, un première mouvement, un dire oui sacré ».⁵³

L'auteur nous signale que l'enfant a en lui un esprit créatif de nouvelles valeurs. Il est un modèle de tous les hommes qui sont capable de devenir responsable de leurs actes, de leur destin.

L'homme animé par l'esprit enfant ne se contente pas de rejeter la morale traditionnelle. S'il détruit cette morale, c'est pour construire des nouvelles valeurs, Nietzsche précise :

⁵²- Gilles Deleuze, *Nietzsche et la philosophie*, p 5

⁵³- Paul VALADIER, *Nietzsche, L'athée de rigueur*, Desclée de Brouwer, France, 1989, p 138

« Mais dites moi mes frères, de quoi l'enfant est donc capable dont ne le fut pas le lion ? Pourquoi faut-il donc que le lion féroce devienne un enfant ? L'enfant est innocence et oubli : un recommencement, un jeu, une roue roulant d'elle-même, un premier mouvement un « oui » sacre »⁵⁴

Aux yeux de l'auteur, seul l'enfant est capable de devenir totalement ce qu'il est. Parce que l'enfant est innocence, c'est-à-dire, il est sain, pur : il se situe au-delà du bien et du mal. Ignorant la morale de distinction du bien et du mal, l'homme qui incarne l'esprit enfant crée lui-même sa morale. Et cette morale c'est ce qu'il va nommer bien. L'homme animé par l'esprit enfant est capable de créer de nouvelles valeurs morales. Il fait rupture avec la morale traditionnelle du passé et n'a aucune référence à des valeurs préétablies et déjà admises. Par cet esprit l'homme se représente à tout moment devant un nouveau monde qui n'a rien avoir avec le monde d'un modèle préexistante. D'après l'auteur, avoir l'esprit enfant : c'est donc avoir l'esprit créatif d'établir à sa manière ses institutions, ses normes morales, capables de garantir la liberté, la paix, la sécurité, bref le bien être de l'individu.

Il est pourtant à remarque que l'enfant dont Nietzsche a décrit dans le prologue d'ainsi parlait Zarathoustra et celui dont Jésus parle dans l'évangile sont diamétralement opposés. Il n'y a aucune analogie, parce que d'après l'auteur, Jésus choisi l'enfant comme modèle de ses disciples à obéir. Il ignore la révolte et n'a pas pu surmonter le stade de la vénération, de la morale ; il manque le goût du risque et de l'affirmation de soi. En fait, si Jésus pense que l'enfant fait l'objet de la simplicité de l'humilité qui transcende les valeurs humaines vers le royaume du ciel, par contre, Nietzsche fait de l'enfant un premier mouvement de descendance des valeurs humaines sur la terre.

On constate par-là-même que s'opère chez l'enfant Nietzscheen une révolution de descendance des valeurs humaines sur terre. Il a les capacités de renverser le royaume divin en un royaume terrestre. Entre temps, lorsque les chrétiens moralistes veulent redevenir comme les enfants, ils ont pour modèles des enfants dociles obéissants qui mains jointes et bras croisés, manquent de courage, de volonté, de nouvelles valeurs morales et ont :

« Beaucoup d'amour, beaucoup de folie, beaucoup de vénération enfantine ? »

⁵⁴-Ibid, p 250

A travers ce passage, ces soi disant enfants n'ont aucune réalité de l'esprit enfant tel que l'estime la conception Nietzscheenne. Dans cette perspective, on remarque que, l'auteur déploie à sa manière une certaine dialectique : la réalité de cette pensée dialectique s'explique par le fait que, dans les trois métamorphoses de l'esprit, on voit à la fois la représentation successive des étapes de l'évolution de l'individu et celle de l'humanité entière.

A l'origine de cette évolution de l'individu et de l'humanité, Nietzsche opère un mouvement du devenir de l'homme, un retour de l'homme sur soi-même. Selon Nietzsche, on ne naît pas homme, mais, on le devient. Et pour devenir homme, l'homme Nietzscheen doit traverser ces trois métamorphoses. Nietzsche retrouve que chez les hommes, l'esprit chameau est le premier stade d'une humanité stérile et d'une volonté de puissance faible. C'est le stade dans lequel les médiocres acceptent eux-mêmes les exigences et les contraintes des vertus morales et religieuses.

L'homme doit ainsi dépasser ce stade pour devenir esprit lion. Mais quant à l'auteur ce stade est encore incomplet dans le sens où l'individu révolté par l'esprit lion, évolue encore dans le désert du nihilisme pessimiste. La réalité pessimiste est le fait qu'un tel individu qui prétend avoir l'esprit lion, ne fait que démolir à coups de marteau et faire table rase à toutes les valeurs morales traditionnelles de son temps. Néanmoins, celui-ci ne pense-même pas en construire d'autres valeurs propres en faveur de son existence. C'est la raison pour laquelle, Nietzsche invite l'homme à se métamorphoser en une troisième étape, celle de « *l'esprit enfant* ». C'est par conséquent, cet esprit enfant qui va opérer une synthèse d'unification entre le consentement de l'esprit chameau et le révolté de l'esprit lion. Ainsi, apparaît chez l'homme l'acte d'un dépassement vers une nouvelle création.

Cependant « *création* » ici ne signifie pas « *recherche* » car d'après Nietzsche, celui qui cherche la vérité pense, à l'exemple de Platon, que ce monde n'est que passager et qu'il faut quêter cette vérité au-delà de nos facultés sensibles. Pourtant, d'après Nietzsche, la vérité dont le penseur s'engage à une quête perpétuelle ne réside pas ailleurs mais elle en lui-même, c'est-à-dire la recherche de la vérité de l'homme n'engage que notre personnalité, elle est en nous-mêmes cette vérité absolue. Nietzsche opère une seconde révolution. Il transpose les valeurs du chercheur en valeur créateur. En fait, au lieu de se contenter de vérité d'origine divine, le vrai

chercheur s'oppose à toutes vérités déjà admises vers la création de son propre lumière.

Voici comment l'auteur rejette le chercheur :

« Je veux d'avantage, je ne suis pas de ceux qui cherchent. Je veux créer pour moi mon propre soleil »⁵⁵

A travers cette citation, Nietzsche nie le monde des chercheurs, et met en évidence seul l'esprit enfant, va conquérir son nouveau monde par sa liberté et son propre vouloir, un monde où il vivrait éternellement en pleine liberté et de responsabilité pour affirmer son existence.

Car l'esprit enfant affirme un « oui » à la vie. Mais le « oui » de l'enfant et celui du chameau s'opposent absolument. Si le « oui » affirmatif du chameau affirme pour supporter le poids du malheur de la vie, pour subir bêtement et condamner sauvagement alors le « oui » de l'enfant était d'abord un « non » révolté puis se « non » se métamorphose en « oui » affirmatif qui se crée lui-même et aide aussi les autres à se créer. Le « oui » donc de l'enfant est certain, sûr autonome et libre ; il a pu se décharger du fardeau du malheur qu'affirme le chameau. Au lieu de souffrir sous le poids du malheur de la vie à travers les contours du désert, Nietzsche fait substituer cette espèce d'individu chameau en un esprit enfant s'affirmant une pleine et totale liberté et de jouissance aristocratique.

En tant que véritable conquérant capable de libérer son existence en même temps, l'existence des autres, nous pouvons dire que l'enfant chez Nietzsche est : synonyme de l'homme éveillé. Être en éveil, ne signifie pas ici dormir, mais, c'est subir le poids de la valeur de la vie, une vie dionysiaque dans une situation aristocratique. De là étant donné que l'enfant de Nietzsche est l'origine d'une nouvelle perspective de nouveaux horizons qui éclairent la voie de l'existence terrestre, on voit apparaître chez l'enfant le stade de l'illumination. Ainsi, si les penseurs grecs arment une torche à la recherche de la vérité cachée comme le faisait Socrate, Nietzsche utilise l'enfant comme une torche qui illumine l'homme à créer l'existence et la vie dans ce monde d'ici bas.

Et c'est justement, la réalité de cette nouvelle création de l'homme Nietzscheenne qui est cause et principe de la négation de Dieu. Cependant tout en

⁵⁵ - F. Nietzsche, *Le Gai Savoir*, Hachette. Paris, 1978, p255 & 320

étant devenu « *l'Antéchrist* » le plus redoutable, l'athée n'a pas rejeté ce qu'il devait à ses origines et à son éducation chrétienne. La preuve en est que Nietzsche déclare qu'

« *Après tout je suis le descendant de générations entières d'ecclésiastiques chrétiens* »⁵⁶

Il est évident qu'en tant que « *briseur d'idoles* » et adversaire redoutable du christianisme, Nietzsche transgresse avec acharnement, l'ensemble de toutes les vertus édifiées en châteaux métaphysique qui tendent à étouffer la liberté existentielle de l'homme.

Ainsi, avec Nietzsche, l'homme qui exerce l'esprit enfant, à été d'abord vécue cette expérience d'idolâtrie chrétienne, à la manière de Nietzsche. Puis, après avoir éveillé et senti la lourdeur de ses origines chrétiennes, désormais, celui-ci se révolte contre cet enracinement parental pour la création d'une nouvelle perspective vers l'esprit enfant, grâce auquel il est capable de tout détruire pour tout construire. La destruction de tout cet édifice métaphysique, des idéologies politiques, des vertus morales et religieuses impliquent donc la mort de Dieu, créateur de ses valeurs. Car à la logique de l'auteur, la destruction des vertus chrétiennes signifie la négation des valeurs divines. Alors qu'on ne peut pas nier ses valeurs divines, sans poser la mort de Dieu. Et puisque c'est le cas Nietzsche n'hésite pas d'être victime de cette mort de Dieu pour sauver sa vie.

II- 3- La négation Nietzscheenne de Dieu

Il faut d'abord remarquer que l'être humain n'arrive pas à maîtriser le monde, il ignore la réalité d'une manière sûre et absolue ; c'est pourquoi l'homme attribue à un Etre suprême transcendant son origine. Nous ne saisissons jamais que le néant est construit à partir de ce néant qui est Dieu. Sa réalité de néantisation est que Dieu ne se montre pas en nous, et pourtant il est appelé à juger dans tous les sens et dans tous ses cas, condamne l'être humain et le monde. La présence de Dieu fait donc apparaître des valeurs absolues qui entraînent chez Nietzsche des symptômes décadents. Mais, l'humanité se trouve aujourd'hui engagée dans un processus de laïcisation du monde dans lequel l'athéisme trouve dangereusement sa raison d'être. Mais, Nietzsche, refuse de vivre dans cet engagement. C'est pourquoi, il fonde son

⁵⁶- Nietzsche, *Gai Savoir*. Paris : Gallimard, 1982, p 154 & 132

athéisme essentiellement sur une nouvelle base, celle de la voie qui mène vers la création. En tant que négation, il est basé sur la critique radicale du dualisme métaphysique et du dogmatisme religieuse. Car aux jeux de Nietzsche, l'humanité actuelle se fonde sur la base de nombreux préjugés qui ont développé la tradition de l'antiquité grecque en matière philosophique, morale et religieuse. Ce qui fait que la philosophie, la morale et la religion cohabitent ensemble pour entraîner la corruption et déclin de l'humanité. Avec la métaphysique, l'homme est corrompu et déchu, car le dualisme métaphysique enseigne l'homme le mépris de son corps sensible et de sa vie terrestre en faveur de l'âme invisible et un -au-delà imaginaire. De là l'infidélité des hommes à rester à la terre.

Aussi, d'après notre auteur, la morale ascétique conduit l'humanité à la décadence à partir du moment où, l'ascète n'est qu'un moraliste, produit de ressentiment. Or, dans l'exercice de ressentiment, il y a l'idée de sentiment de haine contre soi-même. L'ascète, n'est donc pas l'individu Nietzscheen qui nourrit la volonté de puissance, mais, au contraire, puisqu'il développe la volonté de puissance, faible, il est principe et cause de son autodestruction.

C'est pourquoi Nietzsche conclut que : les vertus morales ne sont que des symptômes de décadence hostiles à la vie. Aussi pour éclaircir cette idéal, un commentateur de l'auteur Georges MOREL ajoute que :

« Une vie ascétique est un vie de contradiction que domine un ressentiment sans exemple : le ressentiment d'un instinct insatisfait, d'une volonté de puissance qui voudrait se rendre maître, non de quelque chose dans la vie, mais de la vie même, de ses conditions les plus profondes, les plus fortes, les plus fondamentales ; ici se produit une tentative d'utiliser la force à tarir la source de la force ici le regard haineux et mauvais se tourne même contre la prospérité physiologique, la beauté, la joie, tandis que les choses manquées, dégénérées, la souffrance, la laideur, le dommage volontaire, la mutation, les mortifications, le sacrifice sont cherchés à l'égard d'une puissance. »⁵⁷

L'influence de Nietzsche consiste donc à détacher la vérité et la réalité des valeurs humaines de leurs principes divins. L'évaluation de l'homme telle est la mission irréversible de la philosophie Nietzscheen.

⁵⁷-Georges MOREL, *Nietzsche Introduction à une première lecture*, p 212

Nietzsche déclare qu'on a assassiné Dieu. Selon lui, la mort de Dieu est la conséquence de la révolte à l'exemple de l'esprit lion. Aux yeux de l'auteur, Dieu ressemble à un gardien de la terre, qui l'a transformée en prison. Il ne cesse pas de déclarer le personnage du plus laid des hommes, le meurtrier de Dieu. Il s'est démasqué. Le plus laid des hommes, laids assassine Dieu, parce qu'il ne peut plus supporter son indiscretion. Il se mêle trop des affaires humaines en dévoilant les secrets privés des uns et des autres.

Ainsi, choqué par la conduite de Dieu qui juge toutes les erreurs et les fautes de l'homme à tout moment, il est donc impossible, pour Nietzsche, de vivre avec lui. Conscient de sa vie emprisonnée, l'homme se révolte et finit par assassiner son geôlier. Cela revient à dire que, pour se libérer, l'homme a besoin d'assassiner la face de Dieu en vue de pouvoir retourner à l'innocence, à l'affirmation de soi à l'esprit de créativité. Dieu punit châtie par non vouloir. Il est partial et humainement intolérable. Il mérite donc la mort pour que l'homme vive sa vie. Sinon, tant qu'il vit sous le regard de Dieu, il ne serait pas possible pour l'homme de jouir de sa liberté ni de goûter à la vie.

Chez Nietzsche, la mort de Dieu définit la condition *sin-qua-non* de la libération de l'homme. Cette mort du créateur apparaît comme une exigence de la nature humaine et une exigence de vérité à l'égard de la vérité de soi-même. Dieu est mort, alors l'homme n'a plus rien à craindre et à redouter. Il peut se laisser aller par ses désirs, ses pulsions, ses passions, même les plus terribles car tout est permis. Cette mort de Dieu correspond à une voie libre ; elle marque l'aurore des temps nouveaux.

La mort de Dieu, est donc une ouverture à un nouvel horizon à un nouveau commencement pour une nouvelle conquête des valeurs. Dès lors les valeurs divines qui transcendent la volonté humaine sont toutes suspendues et remises en question toutes que l'homme est maintenant libre de prendre lui-même en charge toutes les responsabilités, car cette mort a dépouillé l'homme de toute transcendance, de tous points de repère de toutes les valeurs de référence de toute reflet et de toute lumière lui servant auparavant de guide. Ainsi, la mort Nietzscheenne de Dieu n'exprime pas une mort physique et pratique mais, on constate que si Nietzsche parle de la mort de Dieu, c'est pour anéantir et détruire à « *coups de marteau* » toutes les valeurs prétendues absolues pour faire ériger à l'homme sa vie, sa liberté, sa responsabilité et son indépendance. Tel est la préoccupation majeure de Nietzsche vis-à-vis de la mort de Dieu.

Si alors Dieu est mort, c'est parce que dès lors toutes les valeurs divines s'écroulent. Il ne s'agit pas de faire la critique logique du constat de cette mort de Dieu, ni de discuter de la vérité ou de la fausseté, mais ce qui importe ici, c'est l'appréciation de la valeur qu'elle recèle. Dieu est pour Nietzsche une altération de la personnalité. Il se présente comme l'hémorragie de la nature humaine. Il se développe en se nourrissant de la vie de l'homme faible, de l'homme pieux donc du chrétien. Plus Dieu est honoré plus l'homme est abaissé. C'est pourquoi le rapport Dieu et les hommes est un rapport de sujétion de soumission et d'asservissement. En réaction contre cette soumission divine. Nietzsche déclare que :

« Je ne veux point qu'il soit la loi d'un Dieu, je veux point d'un indicateur qui m'oriente vers des raisons transcendantes ou des paradis. Celle que j'aime est une vertu terrestre, il n'y a guère en elle de malice, et moins encore des raisons banales »⁵⁸

Dès lors, avec la négation de Dieu, Dieu vérité, Dieu-sauveur, Dieu-Un, Nietzsche opère l'effondrement de toute faiblesse, de toute lâcheté et annonce la renaissance d'une nouvelle aristocratie. Le salut de l'homme ne dépend pas donc d'un acte de la volonté du créateur mais dépend de l'acte de l'homme lui-même.

Le Dieu des chrétiens est donc d'après Nietzsche, le dieu du néant est vide, car son appréhension échappe le sensible et le réel à connaître. Ce qui veut dire que même si Dieu existe, son existence est inaccessible aux créatures. Et c'est justement sur absence d'accessibilité que Nietzsche remet en question la vérité existe devant nous, mais seuls les prêtres la détiennent. Pourtant, Nietzsche constate que le prêtre n'est qu'un propagateur de la maladie de l'âme dans le monde, il est un négateur et un contempteur de la vie. Malade, débile, disgracié, veineux, amoureux de choses manquées, l'invente un Dieu imaginaire en prenant référence sur lui et en se réfugiant derrière lui pour défendre sa cause.

L'apparence du prêtre pour le peuple est symbolisée dans la bestialité Nietzscheenne par le bœuf, placide, bon contemplatif. A cela s'ajoute :

« Le prêtre est la première forme de l'animal plus délicat qui méprise facilement qu'il ne hait »⁵⁹

⁵⁸ - F. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, p 10

⁵⁹ - MOREL CR, Nietzsche, *Introduction à une première lecture*, p 353

En d'autres termes, Nietzsche remarque que le prêtre est le produit d'une évolution perverse, capable de revêtir cent-masques pour tromper l'adversaire, de l'ours au renard en passant par le chat et le tigre cachant sa laideur au bord des étages, mais déduisant l'oui de ses merveilleux cris. Il faut donc démasquer le prêtre. Car son Dieu dont il parle n'est que Dieu qui protège le troupeau et la foule contre les biens portants. Il pose ce Dieu comme un bien en soi. Nietzsche conclut donc qu'il n'y a pas de salut par la foi, pas de résurrection. Alors la morale s'effondre ; maintenant nous pouvons mieux vivre et construire l'avenir sur terre. Dieu est mort. Mais il faut noter que la mort de Dieu laisse dans notre culture un grand vide. Et ce vide nécessite la création de nouvelles valeurs, si l'homme veut vraiment défendre son statut de l'homme libéré. Ce qui revient à dire que la mort de Dieu est mal gérée, dans le sens où Dieu est déjà mort et cette mort de Dieu risque encore d'entraîner en même temps la mort de l'homme lui-même qui l'a tué. De là, cet assassinat pourrait se dégénérer en double assassinat : celui du meurtre, c'est-à-dire Dieu, et celui de l'assassin, c'est-à-dire l'homme révolté.

Pour échapper à ce dilemme, après sa révolte, l'homme ne peut pas ne pas être responsable des conséquences de son acte. La solution d'assumer cette responsabilité n'est rien d'autre que l'autodépassement, c'est-à-dire le dépassement de soi-même.

Le terme « *dépassement* » chez Nietzsche est : synonyme d'une nouvelle mort : la mort du « *vieil homme* » ou du dernier homme. Le « *vieil homme* » est donc type d'homme le plus méprisé chez Nietzsche.

Cet homme est en nous, c'est celui qui est soumis aux anciennes valeurs admises ; en fait, après avoir posé la mort de Dieu et sa propre mort lui-même, l'homme doit être apte à créer des nouvelles valeurs. Ce qui suppose une nouvelle vision de l'homme. Un homme qui est différent de son état normal dans le sens où la perspective Nietzscheenne nous montre que l'homme est un être inachevé. C'est-à-dire, il n'est pas une fin en soi, mais il est un moyen et un but. Il doit être créateur dans la mesure où, se libérer de Dieu signifie être capable de créer ces nouvelles valeurs. Avec la mort de Dieu, meurt l'être véridique et le monde de vérité ; c'est donc la disparition de la vérité unique : « *rien n'est vrai tout est permis* », ou encore « *rien n'est faux, tout est permis* ». Dès lors, après la mort de Dieu, l'homme jouit pleinement de ses propres valeurs notamment la puissance, la volonté, la richesse, les désirs. Ce qui veut que, Nietzsche n'a pas voulu tuer Dieu pour le plaisir de la tuer. C'est n'est pas non plus une

question de vouloir renverser ou détruire pour tout. Mais si d'après Nietzsche, Dieu est mort, c'est par nécessité de responsabilisation humaine.

Etre responsable suppose alors un défi. La mort de Dieu définit un nouveau Dieu. Alors la question s'impose :

Comment rendre l'homme maître absolu de son destin après l'assassinat de Dieu ?

Nietzsche ajoute :

« Dieu est mort ! Dieu reste mort ! Et c'est nous qui l'avons tué ! Comment nous consoler, nous les meurtriers des meurtriers, ce que le monde avait possédé jusqu'alors de plus sacré et de plus puissant a perdu son sang sous nos couteaux, qui essuiera ce sang de nos mains ? Quelle eau pourra jamais nous purifier ? Quelles solennités expiratoires. Quels jeux sa crée nous faudra-t-il inventer ? Ne faut-il pas devenir nous-mêmes dieux pour paraître digne de cette action ? »⁶⁰

Dans la perspective Nietzscheenne, Dieu est mort. Et s'il est mort, cela nécessite l'avènement d'un nouveau Dieu qui va assumer la responsabilité du meurtre de Dieu, parce que Nietzsche est bien conscient que ce meurtre n'est pas une affaire facile pour l'homme. Ainsi pour assumer cette responsabilité du meurtre. Nietzsche désigne Dionysos comme étant son nouveau Dieu ? Mais le problème est de savoir quelles sont les caractéristiques de Dionysos, le dieu de Nietzsche ?

Pour mieux éclaircir Dionysos, il est nécessaire d'étudier les trois thèmes fondamentaux Nietzscheens de la « *volonté de puissance* », du « *surhomme* » et de l'« *Eternel retour* » à travers le prologue d'Ainsi parlait Zarathoustra :

Ces trois notions définissent le type d'homme que Nietzsche nous invite à prendre comme référence, comme guide et comme modèle à nous en approprier. Car seul l'homme qui se nourrit de la volonté de puissance de surhomme et de l'éternel retour une nouvelle existence avec une nouvelle vie qui pourront consoler l'humanité et qui permettront a réalisation de ses projets.

⁶⁰- F. Nietzsche, *Le Gai Savoir*. Paris : Crall, 1982, p 149-150

TROISIEME PARTIE

DIONYSOS : LA REPRESENTATION DE L'HOMME D'APRES NIETZSCHE

DIONYSOS : LA REPRESENTATION DE L'HOMME D'APRES NIETZSCHE

III – La volonté de puissance

La volonté de puissance est un thème fondamental dans la conception de l'homme de Nietzsche. En effet, toute conduite humaine est motivée par une force motrice qu'il appelle « *volonté de puissance* ». Mais le problème est de comprendre ce qu'est exactement la volonté de puissance Nietzscheenne ?

Pour mieux la comprendre, il faut noter que la volonté de puissance va ensemble avec la force. Cependant, Gilles Deleuze, un commentateur de Nietzsche précise que cette volonté de puissance ne définit pas la force, mais elle est plus forte que la force. Voici ses propos :

« La volonté de puissance est attribué à la force, mais d'une manière particulière, elle est à la fois un complément de la force et quelque chose d'interne. Elle ne lui est pas attribue à la manière d'un prédicat. »⁶¹

En ce sens, Nietzsche appelle la volonté de puissance, un élément qui vient s'ajouter à la force pour que cette force puisse manifester son sens et son essence. C'est donc une énergie interne qui rend la force active conquérante et dynamique. Cela veut dire que la volonté de puissance n'est pas synonyme de la force. Ce sont deux notions distinctes, mais qui s'interpellent l'une et l'autre. Gilles Deleuze affirme que :

« La force est ce qui peut, tandis que la volonté de puissance est ce qui veut »⁶²

Si l'auteur parle du rapport de la force avec une autre force, on constate par là un concept de domination, c'est-à-dire de deux forces en rapport, alors il y a présence d'une dominante et d'une dominée. En d'autres termes, à travers la citation ci-dessus Deleuze fait apparaître deux notions : le « *pouvoir* » et de « *vouloir* ». Ces deux notions sont distinctes mais s'interpellent en-même temps. Et c'est justement cette interpellation que s'opère la volonté de puissances Nietzscheennes. Car étant donné qu'il est inachevé, l'homme agit sur la puissance du pouvoir tout en stimulant les réactions instinctives du vouloir pour ainsi réaliser la volonté de puissance chez Nietzsche.

⁶¹ - Gilles DELEUZE, Nietzsche et la philosophie, P.U.F. Paris, 1962, p56-81

⁶² - Ibid p 57

En réaction contre Schopenhauer, Nietzsche prône ainsi de concept de la volonté de puissance au détriment de la volonté de vie. Car, à la manière Nietzscheenne, la volonté de vie que Schopenhauer préfère n'a plus sa raison d'être dans la mesure où elle a une opinion contraire à la vie, contraire à la vérité propre à l'homme idéal. Ainsi Nietzsche dit :

« Schopenhauer n'a assurément pas rencontré la vérité, qui parlait de la volonté de vie, cette volonté n'existe pas, car ce qui n'est pas, ne peut vouloir, et comment ce qui est dans la vie pourrait-il désir la vie ? »⁶³

D'après l'auteur, l'idée de volonté de vie ne peut pas exister car ce qui est vie ne doit plus désirer la vie. Il serait donc mieux de la remplacer par la volonté de puissance. Cependant, il faut comprendre que cette volonté de puissance Nietzscheenne se trouve dans la vie. C'est une volonté sans laquelle, la vie n'aurait pas son sens. Ce qui revient à dire que dans la perspective Nietzscheenne, l'expression volonté de puissance ne se réduit pas au vouloir vivre, à la manière de Schopenhauer qui pense qu'à travers la volonté de puissance l'homme qui désire toujours le vouloir vivre sans cesse peut atteindre à un certain stade du bonheur auquel il ne peut pas désirer, ni à l'exemple du romantisme de Wagner qui s'inspire de l'institution et de la prosternation officielle. Car l'art de Wagner est mêlé du pessimisme idéaliste qui fini par mépriser l'existence terrestre. Cette volonté désigne plutôt chez Nietzsche la volonté de dominer propre à toute vie, et plus spécialement l'énergie conquérante des hommes les plus doués qui seront capables de créer des nouvelles valeurs après avoir renversé les valeurs traditionnelles. Ces valeurs traditionnelles illustrées surtout par le christianisme rassemblent, aux yeux de Nietzsche, la masse des faibles atteint d'une « *anémie de la volonté* » c'est -à-dire diminution de la volonté. La volonté de puissance dont parle l'auteur apparaît donc comme une volonté vers la puissance. C'est-à-dire, elle est d'abord volonté individuelle de se dépendre de toutes les déterminations habituelles pour n'obéir qu'à un principe : « *Deviens ce que tu es* ».

C'est-à-dire, je suis homme, donc je dois devenir homme, au lieu de rester dans l'existence brute et immédiate. C'est grâce à ce principe de Goethe « *deviens ce que tu es* » que l'individu s'affirme et se représente être, non comme un but et moyen pour les autres mais comme une fin en soi. C'est-à-dire, il est lui même sa finitude. Sa différence, l'indissociabilité de son corps et de sa pensée que lui justifie la liberté.

⁶³ - Ibid, p 12

Par ailleurs l'homme animé par cette volonté de puissance est donc l'homme qui assume le tragique de la vie en niant le destin, la providence, l'aide qui vient de l'extérieur. Le métier de risque est celui de l'homme de la volonté de puissance. La vie est telle qu'elle est. La philosophie de Nietzsche est donc une philosophie de la volonté de puissance de vivre. Parce que d'après l'auteur de Zarathoustra, vivre, c'est aimer les hommes, aimer la terre, aimer l'aventure et aime l'existence. Voilà ce qui nous mène à un réalisme existentiel. La vie est donc dangereuse, mais elle est toujours aimable et à désirer sans cesse. La volonté de puissance c'est un moyen de parvenir au surhomme sans référence à Dieu et sans autre appuie qu'à elle-même. Elle est la conséquence de la mort de Dieu, dans la mesure où après avoir assisté au meurtre du créateur, la volonté de puissance entraîne l'homme à désirer la vie sans cesse voir même à rendre possible ce qui est au-delà du possible ?

Si Nietzsche fait le louange à cette volonté de puissance, c'est parce qu'il la considère comme se servir pour affranchir de malheur de la vie que Schopenhauer n'a pas affranchir n'a pas pu affranchir, en tant que puissance forte, cette volonté va jusqu'à combler de néant que Schopenhauer n'a pas combler dans sa volonté de puissance faible. Autrement dit, bien que Schopenhauer ait enseigné la volonté de puissance à Nietzsche, ce premier s'est montré impuissance dans la mesure où sa volonté de puissance est une volonté de néant, parce qu'elle est l'origine des anciennes valeurs qui limitent « *l'instinct* » de la puissance forte. Face à cette situation de limite l'homme cesse de désirer encore. C'est ainsi que Nietzsche se montre indigne contre Schopenhauer. Le projet de ce premier c'est de briser la volonté Schopenhauerienne pour substituer la volonté de puissance incarne des nouvelles valeurs. C'est pourquoi l'auteur nous conseille à nous en approprier. C'est donc à ce prix qu'après avoir assisté au meurtre de Dieu, l'homme Nietzscheen animé par la volonté de puissance devient lui-même son dieu, un nouveau dieu que Nietzsche appelle « *surhomme* » Jacques Deschamps, commentateur de Nietzsche affirme :

« *L'homme est quelque chose qui se fait que l'homme est toujours, en puissance à se faire* »⁶⁴

⁶⁴- Jacques DESCHAMPS, *Nietzsche la généalogie de la morale*. Paris, Nathan, 1991, p 65

III – 2- Le Surhomme

Le « *surhomme* » est un terme utilisé, d'abord dans la société païenne pour désigner l'homme qui sait déployer son effort, son énergie et sa puissance. Ce qui veut dire que le sens de surhomme peut varier d'une société à l'autre.

Aussi GOETHE John invente le mot surhomme pour opposer le « *droit traditionnel* » à ce qu'il nomme le « *droit supérieur* ». Le sens de ce droit supérieur, pour GOETHE la puissance qui est incarné en l'homme et qui le pousse à agir. A la suite de GOETHE, vient Schopenhauer, le maître de Nietzsche, Schopenhauer parle également du surhomme et le définit comme héros ; or de héros est limité dans le sens où, en parlant du héros, le philosophe ne cesse pas de voir notre monde comme une illusion et une apparence. C'est dans cette optique que Nietzsche juge :

« Le héros tragique ne sera pas seulement la forme la plus haute et la plus elle de l'existence : il sera la raison de l'existence. »⁶⁵

Puisque, d'après Nietzsche, l'homme ne peut vivre au milieu d'un champ de ruine, il ne peut se laisser aller. Mais la question se pose : comment effacer l'ombre de Dieu sans laisser l'homme se complaire face au néant infini du nihilisme ?

Pour répondre, Nietzsche propose le dépassement vers le surhomme. C'est ainsi que il empreinte le surhomme à GOETHE afin de fonder les critères authentiques de l'homme de nouvelles valeurs.

La notion de surhomme signifie littéralement, au-delà de l'homme. C'est pourquoi Nietzsche voit le contraire et déclare :

« Voyez, je vous enseigne le surhomme. Le surhomme est le sens de la terre. Que votre volonté le dise : que le surhumain soit le sens de la terre »⁶⁶

D'après cette citation, la réalité propre de l'homme Nietzscheenne, réside dans son amour dans sa fierté à la vie, et dans sa fidélité à la terre. Le surhomme ce n'est pas le faible qui cède sa dignité et sa qualité d'être à des « *espérances supraterrrestres* », ni non plus l'homme de la mauvaise conscience qui après avoir méprisé sa vie et son existence devient un mort fatigué, mais au contraire le surhomme

⁶⁵ - F. Nietzsche, *Nietzsche et l'immoralisme*, p 187-81

⁶⁶ - Pierre HUBER Juffrin, *Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra* P.U.F. Paris p 10

désigne l'individu de la plus haute plénitude qui est au-delà de ce qui est « *L'humain trop humain* », vérité de son être comme celle de l'humanité. La liberté et l'autonomie sont les fruits de ses engagements, les résultats de ses prises de risque mêmes les plus tragique et les conséquences de son amour du danger.

En d'autres sens, il faut remarquer que d'après les analyses dans le *Zarathoustra*, Nietzsche précise que le Surhomme, c'est n'est pas l'homme doté d'une mentalité de pouvoir extrêmement supérieur par rapport à celle de l'humanité actuelle grâce à une énergie biologique d'instinct animal ; c'est-à-dire ce n'est pas nécessairement l'homme violent et agressif comme on le croit souvent ce n'est pas non plus l'apparition ou la création d'une nouvelle espèce d'homme destiné à supplanter l'homme pour lui faire sortir hors de ce qu'il est, l'homme sur terre, mais c'est l'homme qui incarne les nouvelles valeurs. Il est le fort, le maître, par opposition au faible et à l'esclave, certes mais ces termes ne doivent pas utilisés au sens premier du terme car il ne s'agit de rapport de domination mais de rapport de la transition. Le surhomme est donc l'homme transition, possesseur d'une volonté toujours croissante allant vers la puissance de la hiérarchie et de l'aristocratie.

Autrement dit, dans l'idée de surhomme chez Nietzsche, il y a l'idée de volonté de puissance. Le surhomme, Nietzsche est l'homme qui incarne cette volonté capable d'assumer son existence et sa vie, il n'a pas besoin des autres pour exister et pour vivre ; sa volonté de loin d'être celle de l'esclave, dépendant d'un maître pour exister mais il est lui-même maître de son destin. Si le surhomme Nietzsche signifie. L'homme animé par la volonté de puissance, alors il ne désire pas la puissance parce que si une volonté désire une puissance ce cela veut dire qu'elle en est dépouillée. Le surhomme ne désire donc pas la puissance, elle affirme la puissance. Car ce n'est pas une force extérieure mais elle est incarnée en lui-même et le pousse à agir. Ce que caractérise, le surhomme de Nietzsche c'est donc : l'homme qui à l'esprit enfant, créateur de ses propres valeurs peut ainsi dire « *oui* » à la vie. C'est à la base de son « *oui* » affirmatif que s'affirme la nouvelle morale fondé « *par-delà le bien et le mal* », le juste et l'injuste, le vrai et le faux. L'auteur considère le surhomme comme l'homme fort, non pas en matière politique ni physique qui dégénère la vérité en mensonge et le mensonge en vérité ou celui qui veut supplanter les autres, mais la volonté de surhomme désigne celui qui agit au sens moral. Car, à la manière de notre auteur, la moralité n'est rien d'autres que la maîtrise de soi. Ce qui revient à dire que se faire esclave ou faire des

autres esclaves n'est pas bon. Ce qui est bon, selon Nietzsche, c'est la maîtrise de soi. Etant donné que d'après l'auteur, Dieu empêche la liberté humaine à travers la loi morale, Nietzsche pense qu'il n'est possible de vivre tant qu'homme si Dieu est là.

L'auteur se révolté contre cette attitude chrétienne qui estime que « *si tu fais cela tu auras le ciel ou le salut* ». Car cette morale chrétienne s'oppose à la nouvelle morale Nietzscheenne. Selon Nietzsche, cette morale chrétienne s'oppose nouvelle morale Nietzscheenne. Selon Nietzsche, cette morale chrétienne n'est rien d'autre qu'après avoir constaté leurs faiblesses qu'ils ont inventé leur morale, c'est pourquoi Nietzsche désigne la morale chrétienne comme la morale des faibles. Face à cette morale chrétienne, la chrétienne cède sa dignité humaine. Dans l'espoir de vivre dans son paradis imaginaire donc illusoire après la mort, le chrétien refuse de vivre en qualité de l'homme de la volonté de puissance, en qualité de surhomme. Il vit donc comme un mort vivant parce que, d'après que nous comprenons chez Nietzsche, le chrétien n'existe ni totalement ni absolument vivant.

Puisque dans la vie quotidienne, il supporte toute le poids de la morale sur son dos comme les chameau, et parcourt le désert où il n'y a pas d'abri ni au ni aucune, nourriture pour survivre. Or pourrait le considérer comme il et à moitié mort. Car le chrétien vit dans l'illusion dans l'imaginaire dans la mesure où il reste toujours ignorant du surhomme qui est, d'après Nietzsche, le sens de la terre, le sens de la vie et le sens de l'existence.

Le surhomme et un noble car c'est lui qui fonde sa morale de ce qui est bien et de ce qui est mal. Il a pu démystifier l'illusion des entités supraterrrestres. A la différence du chrétien qui ignore l'existence, le surhomme est celui qui vit pleinement cette existence. En ce sens que :

« *Mon bonheur devrait être la justification de mon existence* »⁶⁷

Seul le surhumain est capable de justifier son existence et l'existence des autres. Tous ceux qui veulent donc être libères doivent suivre la voie du surhomme. Pour que l'homme puisse vivre librement, il est nécessaire qu'il se détache de toutes morale religieuse et traditionnelle.. C'est exactement dans les mêmes conditions que Nietzsche déclare :

⁶⁷- Pierre- HUBER-JUFFRIN, *Le Zarathoustra de Nietzsche*, P.U.F, Paris : 1988, p11

« La liberté du surhomme est un type d'existence qui est caractérisée en premier lieu par son ouverture au jeu créateur, par de là le ressentiment à l'égard du temps »⁶⁸

Il convient de dire que Nietzsche choisit le surhomme comme l'homme modèle et l'homme « *libre* », car Nietzsche voit en lieu, le caractère pertinent de celui qui crée des valeurs avec audace, avec courage et avec responsabilité. Selon l'auteur, seul de surhomme est capable vivre pleinement en liberté. Une liberté plus grande qui permet à l'homme ses possibilités d'ouverture et d'épanouissement à un monde de création. Dès lors, le surhomme est l'homme qui pu se défaire des liens qui l'attachent avec le monde vérité, avec Dieu. Il n'est pas non plus identique à ce type idéaliste d'homme chrétien qui se fait esclave des espérances supraterrrestres mais c'est celui qui dit non aux valeurs aliénantes. Il est cet homme libre, un destructeur et un démolisseur qui, après avoir réduit tout au néant, il devient une construction et un créateur des nouvelles valeurs.

Contrairement à l'homme moderne, bon sage, chrétien soumis par la volonté de puissance, faible, le Surhomme est l'homme animé par la volonté de puissance forte et créature .La mission fondamentale de Nietzsche est donc de créer un nouveau monde avec un nouveau type d'existence de vie, avec un nouveau type d'homme capable de tout transmuter. L'auteur pense donc que le surhomme est le type qui est à la hauteur de retrouver le sens de la terre, le sens du monde et le sens de la vie qui ont été perdu depuis l'avènement des philosophes systématique et idéalistes jusqu'à l'expansion de l'humanisme chrétien. Le surhomme a également un but est très spécial dans la mesure où sa vocation essentielle vise sur la recherche de l'acte fondamental de l'existence de l'homme sur terre. Car d'identité véritable de l'homme a été ignorée et méprisée depuis Socrate jusqu'à l'avènement du christianisme. Nietzsche décrit :

« L'avènement de Dieu chrétien, comme de plus grand des dieux jusqu'ici atteints, a fait également naître, pour cette raison de plus grand degré de sentiment de culpabilité sur terre »⁶⁹

Le surhomme Nietzscheen caractérise ainsi non seulement l'homme capable de renverser pour créer mais grâce à l'affirmation de sa vie, il incarne aussi « *éternel retour* ».

⁶⁸-André SIMHA, *pour connaître Nietzsche*, Bordas. Paris, 1982, p 140

⁶⁹-Ibid, p 3

III- 3- L'ÉTERNEL RETOUR

La doctrine de l'éternel retour de Nietzsche prend sa source chez Héraclite ce dernier affirme : qu'

« On ne peut pas se baigner deux fois dans un même fleuve, car des nouvelles eaux coulant toujours devant toi. »⁷⁰

Avec Héraclite, toute chose est en perpétuel mouvement et en perpétuelle transformation. C'est-à-dire, toutes choses disparaissent et réapparaissent éternellement nouveau dans un même cercle. Sur ce point, Nietzsche approuve les vues d'Héraclite dans ce sens où ce philosophe est, pour lui le seul à conduire l'humanité vers les puissances du devenir, non comme justification. Car Héraclite désigne le devenir, non comme châtiement ou punition mais comme justification. Les phénomènes ne sont pas, mais ils passent à travers le monde : L'être immobile n'est pas puisqu'il change. De là, l'excellence tragique de l'éternel retour d'Héraclite qui attire Nietzsche :

« Notre esprit aujourd'hui est au plus haut point que celui d'Héraclite, Démocrite, et de Protagoras (...). Il suffit même de dire qu'il est protagorique parce que Protagoras résume en lui les deux hommes, Héraclite et Démocrite ».⁷¹

C'est donc avec Nietzsche que l'éternel retour trouve une nouvelle dimension notamment du sens métaphysique et, du sens moral. En fait dans le sens-moral, le retour éternel Nietzscheen joue un rôle fondamental car dans l'idée de l'éternel retour, il y a l'idée d'affirmation, de valeur éternelle du monde sensible que Platon privilégie au monde des idées. Mais que signifie ici l'affirmation, selon Nietzsche, l'affirmation a toujours de sens du devenir. En fait, dans l'idée de deviens il y a retour en soi, la preuve de ce retour sur soi n'est rien d'autre que la création de nouvelles valeurs. Créer donc des nouvelles valeurs veut-dire être toujours prêt à aller vers l'avant malgré les empêchements. L'homme de l'éternel retour se traduit par l'affirmation ce qui revient à dire qu'à l'aide du retour éternel, l'homme est capable de s'affirmer pour devenir ce qu'il veut être. Voici ce que dit Gilles DELEUZE :

« Que serait ce si, de jour ou de nuit, un démon et suivait une fois dans la plus solitude de tes solitudes et de disait : cette vie telle que tu l'as vie actuellement, telle que tu l'as vécu, il faudrait que tu la vie encore une fois, et en quantité innombrable

⁷⁰- F. Nietzsche, *Géologie de la morale, Deuxième traité*, Flammarion. Paris, 1966, p 14

⁷¹- F. Nietzsche. *Le Gais Savoir*, Hachette. Paris, 1987, p 242 & 341

de fois, et il n'y aura en elle rien de nouveau, au contraire ! Il faut que chaque douleur et chaque joie chaque pensée et chaque soupir, tout l'infiniment grand et l'infiniment petit de la vie revienne pour toi »⁷²

L'éternel retour s'identifie, d'après Nietzsche à un nouveau mode de vie, une vie qui mène dans l'éternité. L'homme Nietzscheen animé par l'esprit de l'éternel retour est donc capable de connaître le sens de la vie tout en évitant aussi les autres à y connaître l'avènement de l'éternel retour est la disparition de l'au-delà imaginaire. Celui pour dire qu'à la manière Nietzscheenne, le paradis imaginaire n'existe pas. C'est une imagination faible qui à cause de leur vouloir vivre misérablement, ils prétendent mourir précoce pour prétendent renaître dans autre monde d'éternité soi disant du bonheur du paradis.

Or aux yeux de Nietzsche, l'homme dès sa naissance incarne déjà en lui cette vie éternelle dans la mesure où le monde dans lequel nous vivons est monde déjà de l'éternité.

D'une autre manière, c'est dans et par la doctrine du retour éternel que Nietzsche vise à éterniser notre monde que certains philosophes notamment Socrate puis Platon considèrent comme un simple passage à l'autre monde. C'est également grâce à cette notion que l'auteur de *Zarathoustra* cherche à rendre l'existence durant et éternelle. En ce sens, à chaque instant que Nietzsche parle de l'éternel retour, il affirme de l'éternel recommencement de la vie. Nietzsche est capable de vivre cette vie de la même manière il soutient cette idée :

« Que dirais tu si un jour une nuit un démon se glissait jusque dans ta solitude de la plus reculée et de disse : cette vie telle que tu la vis maintenant et que tu l'as vécue, tu devras la vivre encore une fois et d'innombrable fois, t-il n'y aura rien de nouveau en elle (...). L'éternel sablier de l'existence ne cesse d'être renversé à nouveau et toi avec lui, ô grain de poussière de la poussière ! (...) »⁷³

A travers cette affirmation, l'auteur fait prendre conscience de l'homme en ce qui concerne de son destin. Si Nietzsche estime que chacun est capable d'agir et de réagir différemment de son destin en fonction de sa volonté, c'est parce que l'auteur voit que seuls les impuissants et maladifs sont terriblement terrifiés et finiront même par maudire celui qui leur annonce une pareille nouvelle.

⁷²- Ibid, p 242, & 341

⁷³-F. Nietzsche, *Le Gai Savoir*. Paris : Crall, 1982, p 232 & 341

Avant de conclure, nous voudrions dans un premier temps souligner aux lecteurs que ce passage consiste à analyser la mort de Dieu.

D'une manière critique nous croyons avoir remarqué quelques exagérations concernant la façon dont l'athée conçoit la réalité de l'homme. On voit ici que Nietzsche a une vision péjoratif et utopique de l'homme à partir du moment où son objectif n'est pas atteint. Lorsque celui-ci imagine son « *surhomme* » comme cause première et principe de toutes choses, il ne pense même pas que l'existence d'un tel type humain est impossible. En vérité, l'homme qui incarne l'esprit chameau existe à l'exemple du religieux obéissant.

De la même sorte, l'individu animé par l'esprit de révolté du Lion existe à la manière des anarchistes, des grévistes des esclaves portés à la révolte et des athées capables d'anéantir tous systèmes politiques de formes monarchiques ou toutes doctrines philosophiques et religieuses qui limitent la réalisation des volontés humaines.

Mais, Nietzsche a été assoiffé de créer et d'inventer un archétype d'homme manière à ce qu'il a oublié que « *l'homme enfant* » auquel il nous invite à nous identifier reste un esprit inatteignable chez l'individu humain. Parce qu'en, réalité, un tel type humain a sa raison d'être mais Nietzsche a ignoré ses limites lorsque celui-ci fait de l'enfant un « *Homme-dieu* » au dessus, de tout capable de renverser toutes les valeurs divines pour s'accaparer l'absolutisme de son créateur. Lion de là, un tel fait humain n'a jamais été encore advenu. Nous voulons dire que l'auteur n'est pas sans savoir la présence de Dieu, et que projet d' « *enfant créateur* » n'est qu'une utopie et une théorie philosophique néo-existentielle qui se crée un autre absolu.

Certes, Dieu a créé l'homme à son image, il est le créateur de l'univers, mais cet absolu créateur fait de l'homme, lui aussi un être créateur. Ainsi dans toutes les activités existentielles on pourrait donc dire que l'homme est « *une créature créatrice* » qui, par l'intermédiaire de l'œuvre et la création divine, appelle à s'auto-crée de nouvelles valeurs existentielles. Bien qu'il naisse à l'image de Dieu, le Surhomme Nietzscheen suppose ses limites. Et c'est par défaut de supposer ces limites que nous pouvons ajouter que Nietzsche a mal évalué son Surhomme. Il doit ainsi viser au perpétuel dépassement de soi, par la représentation de la « *volonté de puissance* », l'affirmation de « *surhomme* » et enfin par sa pensée de l' « *éternel retour* ».

Tout en reconnaissant sa nature d'homme créature caractérisé de corps et d'âme, ni ange ni bête, le chrétien devrait donc se rappeler qu'il est libre d'assumer authentiquement son existence. Parce que l'exercice corporel est fait non seulement des passions, d'instincts mais, il est aussi fait d'un esprit et d'un corps saint. Il ne s'agit pas de rejeter radicalement toutes valeurs admises, mais plutôt de s'en servir pour mieux aimer la vie et aimer la vie des autres.

CONCLUSION

« *La mort de Dieu chez Nietzsche* : » tel est le thème de notre recherche, un intitulé très significatif d'une vaste problématique, que nous avons essayée d'analyser les tenants et les aboutissants. Autant que nous l'avons pu, nous nous sommes efforcés à nous référer aux textes fondateurs de l'auteur lui-même pour ne pas trop nous divaguer dans la crête des caricatures, malheureusement présentes, dans les interprétations de Nietzsche. L'avons-nous réussi ? La question reste légitime, mais de tout notre mieux, nous avons fait parler l'auteur en respectant le cheminement de sa pensée et le contexte de sa production.

Certes, nous nous sommes contentés d'une lecture diagonale qui, peut-être, nous a empêchées de voir de près tous les éléments constitutifs de son discours. En fait, nous sommes toujours appuyées plus au *Gai Savoir* à la généalogie de la morale et à *Ainsi parlait Zarathoustra*. La richesse et l'éventail des thématiques nietzschéennes sur la mort de Dieu néanmoins ne nous ont pas permis de dégager les méandres de ses analyses. En tout cas, nous sommes conscientes de la faille de notre démarche et de notre méthode qui a emprunté la lecture diagonale. Mais c'est un choix parmi tant d'autres car nous n'avons pas pu tout faire.

Le fil qui a tenu l'ensemble de notre analyse est très simple : un souci constant de ne jamais séparer la pensée de Nietzsche de son itinéraire existentiel. Le bénéfice d'une telle approche, nous le voyons dans la mise en perspective de « *l'existentialité* » de la philosophie nietzschéenne. Nous voulons dire que Nietzsche est un philosophe attentif à la vie, à ses composantes, à sa beauté, à son tragique. Il n'est lieu de le priver de cet entrelacement de la pensée et de l'exister.

Les résultats auxquels nous sommes aboutis est d'avoir pu montrer que pour l'essentiel, Nietzsche, en postulant la mort de Dieu comme fait acquis, accuse le christianisme de manquer à se rendre à l'évidence d'un tel événement. Or, toutes les attitudes de vivre des chrétiens recèlent en elles-mêmes une dégénérescence entraînant ce meurtre de Dieu. Dans le christianisme, il y a une sorte de nihilisme latent qui n'est autre que le mépris des valeurs à l'égard de la vie.

La notion de vie de Nietzsche ne manque pas d'ambiguïté. C'est une notion assez vague dont le seul critère d'appréciation semble être l'épanouissement de

l'individu, son auto-affirmation, sa capacité de se dépasser, et d'acquérir pour lui une transcendance immanente dont le pivot est lui-même.

Nietzsche accuse ainsi le christianisme de n'être pas créateur et d'avoir un peu plus enfoncé l'humanité dans l'attitude négative et réactive. Il se propose au contraire de briser les résistances de cette volonté négatrice pour l'ordonner à l'affirmation et à la création. La cassure opérée se fait au niveau historique, au niveau psychologique et au niveau biologique.

Le tout est couronné par un démantèlement de l'ensemble de l'architecture chrétienne.

Pourtant, si les angles d'observation de la cible sont multiples, le fer de lance du combat semble unique à savoir la question des valeurs. C'est au nom des valeurs créatrices que Nietzsche attaque les valeurs décadentes de l'ensemble de la civilisation occidentale en général et de l'Eglise, en particulier.

Autrement dit, Nietzsche n'offre pas un discours athée de type dogmatique, il en confectionne un discours plutôt moral. Ce qui veut dire que le christianisme attaqué, c'est le christianisme dans ses retombées éthiques et dans son vécu éthique.

Et c'est cela qui nous semble trop court pour une objectivité d'analyse respectueuse d'une institution religieuse complexe tel que le christianisme.

Par ailleurs, l'analyse de Nietzsche a été polarisée sous l'angle d'un christianisme expérimenté personnellement par l'auteur lui-même. Son analyse ne couvre pas le champ de l'ensemble de l'historicité chrétienne. Le christianisme vu par Nietzsche, c'est le christianisme qu'il interprète par le biais de St Paul, de St Augustin, de Luther, de Pascal et tout s'y arrête. Cette sélection réduit son champ d'observation et ne rend pas justice à la continuité de la tradition qui constitue le christianisme historique. Là encore, l'analyse de Nietzsche appose une faille non négligeable pour une meilleure compréhension d'une totalité signifiante de la religion chrétienne.

Ceci dit, Nietzsche est d'actualité irrécusable. Sa mise en question du christianisme n'est pas du tout une contestation vulgaire. C'est une mise en question existentielle sur la performativité et la créativité historique du christianisme dans l'éducation humaine de l'individu.

La tâche philosophique par excellence de Nietzsche, nous semble-t-il, est d'aider patiemment l'homme à s'ouvrir à l'affirmation de la vie, certes, toujours finie, qui risque de se laisser subvertir par le non ?

Dans ce sens, l'apport essentiel de Nietzsche est irrécusable, celui de la création du monde de la liberté. Ce monde est certes un monde d'aventure, sans boussole, sans balises, mais un monde combien exaltant pour un homme qui ne soit un pont et qui voit le franchissement, non pas comme but, mais comme une étape qui achemine vers l'éternel retour de « *oui* » à la vie.

Le problème de la destinée, passée, présente et future du christianisme, n'est pas une question marginale et pourquoi n'est-il pas lui-même à envisager sous l'angle de la liberté créatrice qui ne serait autre que le répondant de sa propre vocation à être l'image même de Dieu qu'il confesse ?

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION.....	1
PREMIERE PARTIE.....	8
DEMISTIFICATION DES IDEAUX TRADITIONNELS	8
I-1 NIETZSCHE ET LES SYSTEMES EN POLITIQUE.....	9
a) La démocratie	9
b) Le socialisme	13
c) L'anarchisme.....	15
I-2- LE NIHILISME.....	16
a) Le nihilisme « passif »	17
b) Le nihilisme « réactif »	19
I-3 LE CHRISTIANISME : DESTRUCTION DE L'HOMME	28
DEUXIEME PARTIE.....	34
ORIGINALITE DE LA PENSEE DE LA MORT DE DIEU CHEZ NIETZSCHE.....	34
I - ORIGINALITE DE LA PENSEE DE LA MORT DE DIEU CHEZ NIETZSCHE.....	35
II – 2 – Les trois métamorphoses de l'homme :	45
a) L'esprit chameau :.....	45
B- L'esprit Lion	49
c- L'esprit enfant.....	52
II- 3- La négation Nietzschéenne de Dieu.....	56
TROIXIEME PARTIE.....	62
DIONYSOS : LA REPRESENTATION DE L'HOMME D'APRES NIETZSCHE	62
DIONYSOS : LA REPRESENTATION DE L'HOMME D'APRES NIETZSCHE	63
III – La volonté de puissance.....	63
III – 2- Le Surhomme.....	66
III- 3- L'ETERNEL RETOUR.....	70
CONCLUSION	74